

Seigneur Dieu,

ton royaume est parmi nous proche et caché : c'est un homme à aimer, des hommes pour qui vivre. Ta volonté est faite sur terre partout où des hommes vivent et meurent les uns pour les autres.

Nous te prions:
permets-nous d'accomplir cela,
peu à peu, de jour en jour;
ainsi nous espérons
nous familiariser avec ton nom
et te trouver, notre Père,
jusque dans l'éternité.

Huub Oosterbuis





Revue culturelle jésuite fondée en 1959

A .1		
Αđ	ress	е

rue Jacques-Dalphin 18 1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye tél. 022 827 46 76 administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet si

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef Céline Fossati, journaliste Stjepan Kusar, théologien

tél. 022 827 46 75 fax 022 827 46 70 redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens sj Bruno Fuglistaller sj Joseph Hug sj Jean-Bernard Livio sj Etienne Perrot sj Luc Ruedin sj

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina rue du Scex 34 • 1950 Sion tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali Stjepan Kusar

Abonnements

1 an: FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI: FS 65.-

CCP: 12-413-1 «choisir» Pour l'étranger: FS 100.– par avion: FS 105.– Prix au numéro: FS 9.– choisir = ISSN 0009-4994

www.choisir.ch / www.jesuites.ch

Illustrations

Couverture : Pascal Deloche/GODONG Afrique du Sud

p. 7 : Grafik Meri Lantto/WFF Suisse

p. 10 : Joao Pedro Gonçalves/Wikipedia

p. 12 : Pascal Deloche/GODONG

p. 18 : Jean-Marie Heidinger/CIRIC

p. 19: Dario16

p. 29 : administration fédérale/Christian Grund

et Maurice Haas

p. 33: Andreï Konchalovski

p. 46 : Biennale de Venise/Alessandra Chemollo

p. 39 : Collection privée/Jacques D. Rouiller

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

2	Editorial La réforme est notre affaire par Pierre Emonet	
8	Spiritualité Le règne de Dieu <i>par Etienne Perrot</i>	
9	Eglise L'inutile conversion. Frère Roger de Taizé <i>par Philippe Gardaz</i>	
13	Eglise Conflits écologiques. Le rôle des religieux latinos par Véronique Lecaros	
17	Témoignage Une mission évangélisatrice par Véronique Lecaros et Rolando Pérez	
20	Témoignage Luis Espinal. Marxiste ou prophète ? par Jerry Ryan	
24	Histoire Des jésuites ouvriers par Pierre Emonet	
27	Une Suisse vacillante. En attendant les élections fédérales par Christophe Büchi	
33	Cinéma A hauteur d'homme <i>par Patrick Bittar</i>	
35	Quels futurs ? Une Biennale de Venise très politique par Daniel Cornu	
38	Expositions Le bonheur paisible. Marius Borgeaud (1861-1924) par Geneviève Nevejan	
41	Livres ouverts Ecopsychologie <i>par René Longet</i>	
42	Livres ouverts Osez la crise ! par Marie-Luce Dayer	
44	Chronique Au pays de Tolstoï <i>par Eugène</i>	

La réforme est notre affaire

Les fidèles attendent une réforme des institutions de l'Eglise. Le nouveau style du pape François, en effet, a fait naître de grands espoirs. Nombreux cependant sont celles et ceux qui se demandent s'il aura le temps de la mener à terme. Mais à trop se focaliser sur les structures, on en vient à perdre de vue les avancées réelles du renouveau qui pointent un peu partout dans le tissu de l'Eglise catholique. Les institutions sont nécessaires, mais elles ne précèdent pas la vie ; elles la suivent pour reconnaître et codifier ce qui existe déjà. Prétendre redonner vie à coups de lois et de décrets est une entreprise vouée à l'échec, qui finit tôt ou tard par se bureaucratiser, se corrompre et succomber.' Autant mettre la charrue devant les bœufs! Les exhortations répétées du pape François nous invitent à mettre immédiatement en pratique un nouveau style de vie, sans attendre l'instauration de nouvelles structures. Même si une série d'organismes, et non des moindres,² ont déjà fait l'objet d'une réforme. En d'autres termes : la réforme de l'Eglise commence par la vie concrète, et elle est l'affaire des fidèles avant d'être celle des commissions et des experts. Qui a suivi avec un brin d'attention le voyage de François en Amérique latine n'aura pas de peine à s'en convaincre.

A Quito, jouant babilement sur le terrain mixte de l'engagement social, politique et religieux, le pape, au cours d'une messe géante devant plus d'un million de personnes, a invité les fidèles à faire la révolution. Au cri de l'indépendance et de la liberté lancé il y a 200 ans³ doit correspondre le cri de l'Evangile : « Evangéliser est notre révolution, parce que notre foi est toujours révolutionnaire.» Et d'exhorter chacun à travailler au grand processus de changement, à devenir un artisan de la réforme sans sous-estimer ses propres ressources et responsabilités. Le pape François indique le chemin : sortir de son individualisme, pour développer une culture de la rencontre et de la solidarité par un dialogue sans tabous, parce qu'une foi qui ne débouche pas sur la solidarité est une foi morte ou mensongère.⁴ Qu'il s'agisse de la doctrine sociale de l'Eglise ou de la vie chrétienne en général, le pape n'use pas d'un langage dogmatique, mais reprend avec constance une série d'idées directrices qui ne laisse aucun doute

sur ses intentions: l'écoute du peuple et de ses aspirations comme lieu de discernement, le refus de toute dictature aussi bien en politique que dans l'Eglise, l'esprit de service et de gratuité comme principe de gouvernement, l'attention aux pauvres et aux petits, l'accueil et le dialogue sans conditions plutôt que l'argumentation et la polémique.

Ces thèmes ne sont pas nouveaux. Dans sa première Exhortation apostolique déjà (La Joie de l'Evangile),⁵ le pape François dessinait clairement les lignes directrices du nouveau pontificat. Réaffirmées avec insistance au cours de ce dernier voyage, elles prennent encore plus de relief, comme si le contexte sud-américain leur servait de révélateur. Mieux affranchie de son passé, l'Amérique latine fait preuve d'une souplesse et d'une capacité d'innovation supérieure à celle du Vieux Continent, qui peine à se libérer de ses structures et de ses dogmes obsolètes. La tension entre les aspirations démocratiques des peuples et les prétentions autocrates de certains dirigeants, le contraste plus vif entre les immenses zones de pauvreté (favelas) et l'arrogance d'un capitalisme pur et dur, la demande de pardon pour les offenses de l'Eglise et les crimes contre les peuples autochtones lors de la conquista, la relecture de l'histoire du salut par la théologie de la libération, la force et le dynamisme des mouvements populaires et le poids démographique de la jeunesse font de l'Amérique latine un vaste laboratoire des défis que le XXI° siècle adresse non seulement à l'Eglise catholique mais au monde vieillissant.

Pierre Emonet sj

^{1 •} Cf. discours du pape François, aux participants à la 2º Rencontre mondiale des mouvements populaires (Santa Cruz de la Sierra, 9 juillet 2015).

^{2 •} Réforme des structures financières du Vatican ; réforme du gouvernement central avec l'institution du conseil des cardinaux (G9) ; simplification et réorganisations des dicastères romains...

^{3 •} L'Amérique latine célèbre cette année le 200° anniversaire des mouvements d'indépendance.

^{4 •} Pape François, op. cit.

^{5 •} Evangelii gaudium, Rome, novembre 2013, 164 p.

■ Info

IVG en baisse

En Suisse, les interruptions de grossesse régressent depuis 2011, a indiqué l'Office fédéral de la statistique (OFS). Le taux chez les adolescentes âgées de 15 à 19 ans se situe au niveau le plus bas d'Europe occidentale, avec 3,7 IVG pour mille (19,3 cas pour mille en Suède et 14,1 en France). Le taux avoisine les 6.3 cas pour mille chez les femmes entre 15 et 44 ans (20,7 en Suède, 18,1 en France). Les statistiques par canton (calculées de 2011 à 2014) montrent un taux d'IVG supérieur à la movenne nationale à Genève (12.6 cas pour mille), dans les cantons de Vaud (9,2) et de Neuchâtel (9), mais inférieur à la moyenne dans les cantons du Valais (5,3 cas pour mille), de Lucerne (4,7) ou de Fribourg (4.5).

Ces statistiques montreraient ainsi une possible influence de la religion sur le taux d'IVG, celui-ci étant inférieur dans les cantons de culture catholique. Exception faite du Tessin, dont le taux plus élevé que la moyenne (autour de 8,5 pour mille) s'expliquerait par le fait qu'une majorité de femmes viennent de l'étranger, d'Italie en particulier, pour recourir à une interruption de grossesse. (cath-info/réd.)

A propos du gaspillage de nourriture, voir **Inga Laas**, « Trésors de nos poubelles », in *choisir* n° 663, mars 2015. A lire aussi sur www.choisir.ch

■ Info

USA: App solidaire

Lutter contre le gaspillage de nourriture grâce aux nouveaux moyens de communication, c'est l'idée de Feeding Forward, une start-up californienne. Grâce à une plateforme interactive inspirée des taxis Uber, elle permet d'acheminer le surplus de nourriture

que produisent notamment les restaurants aux personnes dans le besoin. Bienvenus à San Francisco, où la fondatrice Komal Ahmad tenait conférence de presse en août dernier!

La start-up américaine invite trois entités à utiliser son application (App) : les entreprises ayant de la nourriture en surplus, les centres de distribution de nourriture autour de San Francisco et les chauffeurs que les entreprises appellent grâce à l'application ou au portail Feeding Forward. Le défi ? Permettre d'améliorer la situation d'un Américain sur six qui ne mange pas à sa faim, alors que 40 % de la nourriture produite aux Etats-Unis est jetée, selon Komal Amhad. Depuis 2012, date de son lancement, cette App a déjà permis de nourrir plus de 600 000 personnes dans la baie de San Francisco. Feeding Forward n'est pour l'instant active que dans cette région du monde. « L'Europe est le prochain continent où nous allons aller », parce qu'il y a aussi beaucoup de gaspillage de nourriture là-bas, annonce la patronne. « Et nous avons tous les jours des demandes d'entreprises en Ouganda, au Pakistan... C'est un problème mondial. » (cath-info/réd.)

■ Info

Délocaliser ses requérants

L'Autriche et la Slovaquie ont passé en juillet dernier un type d'accord assez inédit. Vienne a annoncé la « délocalisation » de 500 de ses demandeurs d'asile chez son voisin slovaque. Raison invoquée : l'Autriche voit chaque année le nombre de migrants augmenter sur son sol ; ses structures d'accueil ont de plus en plus de mal à gérer cet afflux.

L'accord passé stipule, entre autres, que la Slovaquie prendra en charge les frais d'hébergement et de nourriture des migrants, tandis que l'Autriche se chargera des frais de personnel. (cath-info/réd.)

■ Info

Bac catho chinois

Les six grands séminaires de Chine viennent de conférer le baccalauréat à 79 séminaristes avec la bénédiction des autorités. C'est la première fois que l'Etat chinois reconnaît la validité civile du certificat émis par des institutions d'enseignement catholiques.

Suite à la remise des diplômes, les séminaristes ont été envoyés dans diverses paroisses et communautés ecclésiales pour collaborer à l'activité pastorale et aux services offerts par l'Eglise. Ceux qui désirent poursuivre des études relatives au ministère pastoral pourront en outre s'insérer dans des universités publiques. (cath-info/fides/réd.)

■ Info

Là où le Christ fut baptisé

Le site du baptême du Christ - à Béthanie, au-delà du Jourdain, en Jordanie - est entré dans la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. La décision a été prise à l'unanimité, le 3 juillet dernier, par le Comité du patrimoine mondial réuni à Bonn, en Allemagne, rapporte le site catholique jordanien abouna.org. L'authenticité du lieu repose sur les vestiges archéologiques mis à jour au cours de dernières années. Ces vestiges correspondent aux divers récits des pèlerins de l'Antiquité et du Moyen-Age qui visitaient

les Lieux saints. Les plus importants sont ceux de l'église Saint-Jean-Baptiste datant du règne de l'empereur Anastase (491-518). Ils correspondent à la description qu'en avait faite l'écrivain Théodose en 530.

Détruit par les guerres successives et les tremblements de terre, couvert d'alluvions, envahi par les marais et la forêt de tamariniers, le site était tombé dans l'oubli depuis des siècles. De 1967 à 1994, il fut totalement interdit d'accès puisque situé à la ligne de démarcation de deux Etats alors en guerre, Israël et la Jordanie. La signature d'un traité de paix en 1994, suivie du déminage de la zone, a permis les premières fouilles.

Consciente du potentiel touristique du site de Wadi al Kharrar, la monarchie hachémite a décidé d'offrir gratuitement aux diverses confessions chrétiennes des parcelles de terrain, charge à elles d'y construire de nouveaux édifices religieux, sanctuaires, monastères ou maisons de pèlerins. La floraison est toute fraîche. L'église évangélique luthérienne a été consacrée le 6 janvier 2014. Le site devrait comprendre au final une douzaine de lieux de culte, tous construits en l'honneur du seul et même Jésus-Christ! (cath-info/réd.)

■ Info

Femmes violentées Le JRS se mobilise

Elles ont affronté la guerre, le viol et l'oppression systématique. Elles fuient par besoin, contraintes à payer les contrebandiers et sont parfois abandonnées, volées. Ces femmes réfugiées, arrivées d'Asie et d'Afrique, sont aidées par le Service jésuite des réfugiés (JRS) de Bangkok, qui a lancé un pro-

jet spécifique d'assistance psychologique et matérielle à leur profit. « Les femmes réfugiées sont presque toutes victimes de violences sexuelles et sont extrêmement vulnérables. Nous les aidons à se sentir moins seules », indique Jennifer Martin, consultante psychosociale du JRS. « Après des expériences terribles, elles peuvent partager leurs sentiments et développer un sens de solidarité et de partage. Le choc de se trouver dans une culture différente peut être bouleversant et créer des tensions, en particulier chez les femmes âgées. Les femmes et les ieunes filles doivent relever des défis importants tels que le fait de gagner leur vie. En outre, elles se trouvent en un lieu où elles sont considérées comme hors-laloi. »

Le JRS vise à construire la cohésion du groupe comme facteur de protection à long terme pour les femmes qui partagent leurs expériences de victimes de la traite. Face à des problèmes juridiques irrésolus pour les réfugiés, remarque le JRS, il est difficile d'aider ces jeunes filles à s'adapter à leur nouvel environnement, mais la socialisation et les relations humaines leur restituent dignité et confiance. (fides/réd.)

■ Info

Noé revisité

Un remake de l'histoire de Noé et du déluge universel, centré sur les questions environnementales, a remporté le prix du meilleur film étudiant remis par les jésuites d'Angleterre pour une production qui parle de religion et de foi. Never Land, signé de l'étudiante en droit Robyn Forsythe, est un courtmétrage. Le film raconte l'histoire d'un enfant de neuf ans de Boscastle, en

Cornouailles, qui, un matin, se réveille et s'aperçoit que le monde entier est inondé par les eaux. Il ne s'agit que de la première mouture du film, qui sera tourné en novembre.

Ce film est subventionné par la province anglaise de la Compagnie de Jésus. Une partie du prix consiste en un contrat de six mois à la maison de production jésuite Loyola Productions, Inc., société cinématographique des jésuites à Hollywood, Californie. (sjweb.info/réd.)

■ Info

JRS, appel à l'hospitalité

Le Service jésuite des réfugiés (JRS) lance un nouvel appel à l'Europe pour qu'elle ne ferme pas ses portes aux demandeurs d'asile et qu'elle cesse d'éluder le problème. Car des vies humaines sont en jeu. Le responsable portugais de l'organisation, le Père André Costa, déplore l'absence de consensus sur le Vieux Continent quant à la gestion du phénomène migratoire. La Grèce et l'Italie sont débordées par les arrivées de migrants. « La question est certes complexe, car il ne faut pas négliger la sécurité aux frontières, mais un effort s'impose au nom du respect des droits de l'homme et de la protection de la vie humaine. Il faut donc donner la priorité à l'accueil, à l'intégration sociale et culturelle et à l'insertion professionnelle des réfugiés, et si possible au développement économique des pays de départ », affirme le Père Costa.

De leur côté, l'Eglise catholique et les ONG qui travaillent auprès des migrants doivent chercher à développer une prise de conscience des citoyens face à ce défi. (Radio Vatican/réd.)

■ Info

Foot et religion

Le pape François aime le foot. Le Bayern de Munich le lui rend bien. Le célèbre club allemand a libellé en août un chèque d'un million d'euros au bénéfice du pape. Le pontife ne sait pas encore à quelle œuvre caritative il destine le chèque. En octobre 2014, le pape avait reçu le club de Munich en audience privée. Les footballeurs avaient dit au souverain pontife leur intention de lui faire un don d'un million d'euros au profit d'œuvres caritatives grâce aux recettes provenant de matchs amicaux. (cath-info/réd.)

■ Info

On consomme trop!

13 août 2015 : la population mondiale a fini de consommer toutes les ressources à sa disposition pour l'année en cours. Ce *World Overshoot Day*, comme on l'appelle, avait lieu dans les années 70 durant le mois de décembre. En 2015, il est tombé à la mi-août

déjà, près d'une semaine plus tôt que l'an dernier (le 19 août). Dès lors, le monde vit à crédit. Une réalité embarrassante qui se répète, pire, qui s'accélère depuis les années 70.

Il faut aujourd'hui 1,5 planète pour couvrir les besoins de la population mondiale, et nous aurons globalement besoin de 2 planètes en 2030 (voir graphique). Et si nous vivions tous en « bons Suisses », il faudrait même trois planètes pour couvrir notre consommation ... et on ne parle pas là de nourriture, mais bien de ressources. Un téléphone portable d'un poids de 100 grammes par exemple nécessite 44 kilos de matières premières pour une durée de vie qui n'excède pas en général, mode oblige, douze à dix-huit mois. Une aberration et un gaspillage d'autant plus regrettables que ces derniers cachent des métaux précieux tels que le cuivre, l'argent et l'or, sans oublier de nombreux métaux exotiques comme le tantale, le palladium, le gallium et l'indium, que l'on trouve en quantités limitées dans la nature.

Sur son site (www.wwf.ch/consommation), le WWF propose à chacun de calculer son empreinte écologique afin de connaître sa consommation personnelle de ressources. En espérant que cela contribue à faire changer les habitudes... (wwF/réd.)

De combien de Terres l'humanité a-t-elle besoin? 2.5 Business as usual Earth Overshoot Day 28 juin 2030 2.0 1.5 Empreinte écologique 1.0 Réduction de 30% des émissions de carbon Earth Overshoot Day: 16 Septembre 2030 0.5 0.0 1980 1970 1980 1990 2010 2020 2030 2000

Année

Si nous ne réduisons pas notre empreinte écologique, deux planètes seront nécessaires d'ici 2030 pour couvrir nos besoins.

Le Règne de Dieu

« Dis tonton, pourquoi parle-t-on du "Royaume de Dieu". Ça fait ringard pour ceux qui sont attachés à la République.» Je réponds à Denis, mon jeune neveu, en citant la phrase de Jésus devant Pilate : « Mon Royaume n'est pas de ce monde.» - « Raison de plus pour envoyer le Royaume de Dieu aux oubliettes. S'il est aux cieux, qu'il y reste! » - « Avant de le jeter aux oubliettes, essaie de comprendre le sens des mots.» - « Eb bien vas-y! Que metstu sous le mot "Royaume"? » - « Pas autre chose que ce que mon instituteur mettait sous le mot "règne" quand il nous parlait du règne végétal ou du règne animal.» - « Obscurus per obscurius, comme disaient les alchimistes du Moyen Age : tu expliques une chose obscure par une notion plus obscure encore.»

Sans tenir compte de l'interruption, j'enchaîne: « C'est tout simplement les lois qui s'imposent aux animaux ou aux végétaux et qui expliquent leurs développements. Le règne bumain se présente de la même manière. C'est l'ensemble des lois qui s'imposent aux êtres bumains et que les anthropologues résument en trois interdits: l'interdit de la violence, l'interdit du mensonge et l'interdit de l'inceste. Le Règne de Dieu, c'est la loi d'amour du monde à la manière du Christ, loi résumée par l'évangéliste Jean (17,21): "Toi en moi et moi en toi".»

« Mais alors, rétorque mon neveu, ce roi des cieux est sans pouvoir puisqu'il dépend de ceux qu'il aime et de ceux qui l'aiment.» - « Ta réaction est pertinente, lui dis-je, mais elle s'arrête en chemin.» - « Oue lui manque-t-il?» - « La conséquence pratique : cette vulnérabilité de l'amour ne peut pas se vivre dans le ciel des idées, elle dépend des hasards de la vie.» - « Là, tu t'embrouilles, me jette Denis. Si le Royaume n'est pas de ce monde, comment pourrait-il dépendre de la conjoncture et des circonstances ? » - « Ca, c'est ton problème, cher neveu. » - « Tu ne réponds pas à ma question! » - « Si je te dis que c'est ton problème, c'est parce que je sais que c'est ton problème... Car tu confonds le ciel avec les idées.»

« Si le ciel n'est pas dans les idées, où est-il alors ? » - « Dans l'esprit ! » - « Obscurus per obscurius », jette mon neveu d'une voix lasse. - « Non pas. Souvienstoi de la remarque de Marcel Proust : "Seule la perception grossière et erronée place tout dans l'objet, quand tout est dans l'esprit." L'est l'esprit qui crée le corps ; il distingue les membres tout en les réunissant dans un même organisme. Et tout cela ne tient ensemble que tendu vers un même but, la vie, le bonbeur en Christ. Qui perd le but s'éparpille.» - « Ça, c'est trop fort pour moi ! » - « Qu'en sais-tu ? »

Etienne Perrot sj

Marcel Proust (posthume, 1927), Le temps retrouvé, Paris, Gallimard 1990, p. 219.

L'inutile conversion

Frère Roger de Taizé

• • • Philippe Gardaz, Lausanne

Enseignant de droit ecclésiastique à l'Université de Fribourg

églises

Frère Roger est né en 1915 à Provence, dans la campagne vaudoise. Son père était d'origine zurichoise alors que sa mère était une Bourguignonne protestante. Bien que son père fût pasteur de l'Eglise nationale vaudoise, Roger Schutz fit ses études de théologie à la Faculté de l'Eglise libre à Lausanne ainsi qu'à Strasbourg. Il anima aussi un groupe de prière et de réflexion à Genève, à la chapelle Saint-Léger.

En août 1940, il se fixa à Taizé, petit village de Saône-et-Loire proche de la ligne de démarcation qui, depuis l'invasion allemande, partageait alors la France en zone occupée, en gros le nord du pays jusqu'à la Loire, et en zone « libre » au sud. Il cacha des réfugiés, notamment des juifs. En 1943, il conclut ses études par une « thèse de licence » dont le titre était prémonitoire : L'idéal monacal jusqu'à saint Benoît (VI° s.) et sa conformité avec l'Evangile.

Des frères le rejoignirent à Taizé et, le jour de Pâques 1949, quelques-uns

s'engagèrent pour toute leur existence dans le célibat, la vie commune et une grande simplicité de vie. Dans le silence d'une longue retraite, en hiver 1952-1953, le fondateur de cette jeune congrégation écrivit la *Règle* de Taizé. Aujourd'hui, cette communauté rassemble une centaine de frères, de diverses origines chrétiennes, issus de plus de vingt-cinq pays.

Le rayonnement de Taizé est bien connu, qu'il s'agisse des Rencontres internationales de prière qui ont lieu chaque fin d'année aux quatre coins du monde ou des fraternités présentes dans des quartiers déshérités en Asie, Afrique ou Amérique. Quant aux Prières de Taizé, elles sont des liturgies œcuméniques naturellement insérées toute l'année dans la vie des Eglises.

Cette discrète mais durable présence de Taizé dans le paysage ecclésial en dit long sur la vision prophétique du fondateur, relayé par une communauté efficacement organisée qui n'a toutefois jamais cessé de privilégier sa mission spirituelle.¹

Quel rattachement ecclésial ?

Roger Schutz a toujours été d'une remarquable discrétion, presque mystérieux. Certains, trouvant que Taizé était « bien catholique », se demanIl y a dix ans déjà, en

août 2015, Frère
Roger Schutz était
assassiné par une
déséquilibrée ; il
aurait cent ans
aujourd'hui ; et il a
fondé Taizé il y a septante-cinq ans : cette
conjonction d'anniversaires invite à
revisiter le parcours
de cette personnalité
hors du commun.

^{1 •} Le 15 août dernier, Frère Alois, prieur de Taizé, a annoncé l'ouverture en septembre d'une petite fraternité composée de deux frères sur l'île de Cuba. Une décision qui fait suite à son voyage de l'an dernier durant lequel de jeunes cubains lui ont dit: « Nous sommes tellement isolés, venez vivre avec nous. » C'était là l'une des intuitions de Frère Roger, de simplement aller partager la vie sur les différents continents. » (n.d.l.r.)

daient à quelle Eglise se rattachait finalement cette communauté et son fondateur-prieur, d'origine réformée, Cette question ressurgit lorsqu'en avril 2005, aux obsèques du pape Jean Paul II, Roger Schutz, en fauteuil roulant, reçut la communion des mains du futur pape Benoît XVI. Frère Roger était-il devenu catholique romain? Le directeur de la salle de presse du Saint-Siège publia alors un communiqué qui mérite d'être cité.

« 1. L'admission à la Sainte communion de Fr. Roger Schutz n'était pas prévue ; un concours de circonstances a fait que le prieur de Taizé s'est trouvé devant le célébrant [le cardinal Ratzinger]... Dans une telle situation, il n'a pas été possible de lui refuser le Saint Sacrement, et aussi parce que sa foi catholique est bien connue. 2. Dans le monastère de Taizé, l'intercommunion, à laquelle Fr. Roger Schutz est clairement opposé, n'est pas pratiquée... Fr. Roger Schutz partage pleinement la foi de l'Eglise catholique en la Sainte eucharistie. Son cas est un cas particulier, qui ne saurait être généralisé. » Peu après la diffusion de ce texte, qui dit bien que Roger Schutz avait la foi catholique mais ne dit pas qu'il était devenu catholique romain, la question se posa à nouveau. En août 2005, c'est en effet le cardinal Walter Kasper, alors président du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens, qui présida les obsèques de Frère Roger. De plus, on apprit qu'en 1997 déjà Roger Schutz avait désigné pour lui succéder un catholique allemand. le Frère Aloïs Löser.

Certains ont dès lors reproché à Taizé de donner une image brouillée : la prophétique communauté œcuménique semblait être tombée dans le giron de l'Eglise catholique romaine et n'être donc qu'une congrégation parmi bien d'autres.

Catholique plutôt que converti

Mais la goutte d'eau qui mit le feu aux poudres, si l'on ose dire, fut un article de l'historien Yves Chiron publié dans l'Aletheia en août 2006 : Frère Roger aurait fait profession de foi catholique en 1972 déjà et reçu alors la communion des mains de l'évêque d'Autun, Mar Le Bourgeois.

Cette nouvelle provoqua une série de réactions. Ainsi, pour le pasteur Antoine Reymond, membre du Conseil synodal de l'Eglise évangélique réformée du canton de Vaud et proche de Taizé, une conversion était « inimaginable ». Pour Mgr Gérard Daucourt, évêque (franco-suisse) de Nanterre, Frère Roger vivait en communion de foi avec l'Eglise catholique, qui l'avait reconnu sans lui en demander davantage. On ne saurait dès lors lui reprocher d'avoir caché sa conversion au catholicisme. La Fédération protestante de France remarqua que Frère Roger avait concilié en lui-même, sans rupture, sa foi réformée et la tradition catholique. Il était entré dans une démarche post-

Frère Roger, prière à Taizé, avril 2004



confessionnelle ou, pour le dire autrement, de dépassement des clivages confessionnels. La Communauté de Taizé expliqua pour sa part que Frère Roger, par une démarche sans précédent, était progressivement entré dans une pleine communion avec la foi de l'Eglise catholique.

C'est bien ce mot - catholique - qui est la clé de l'énigme. Si, dans le langage courant de notre époque, catholique est compris comme catholique romain, tel n'est pas le sens premier, profond de ce mot. Catholique veut dire universel, mais ce sens est aussi réducteur. La foi catholique, c'est la foi de partout, de toujours, dans sa globalité, selon le tout comme le rappelait volontiers Pierre-Yves Emery, frère de Taizé. C'est cette foi que Frère Roger Schutz a patiemment découverte, sans rupture, sans rejet, sans abjuration.

Une piste pour l'avenir

A la réflexion, cette démarche exceptionnelle indique une piste pour la recherche de l'unité : s'atteler dans chaque tradition à la redécouverte d'éléments fondamentaux, malheureusement négligés ou méconnus. Des exemples ? Bon nombre de catholiques, détournant pour une fois leur regard de Rome, pourraient découvrir l'importance de l'Eglise particulière, l'Eglise diocésaine, alors que bon nombre de protestants, allant au-delà du cadre de l'Eglise locale, pourraient voir l'importance de l'Eglise universelle. Ou encore, la hiérarchie catholique devrait rechercher un exercice plus équilibré de l'autorité ecclésiale, alors que les protestants pourraient découvrir le bien-fondé de celle-ci.

A première vue, l'objet de telles démarches n'est qu'institutionnel. Toutefois, elles amèneraient naturellement à se poser des questions sur la nature et le rôle de l'Eglise, sur les ministères, bref sur les points qui font difficulté. Et ces (re)découvertes faites « à l'interne » seraient infiniment préférables (le parcours de Frère Roger Schutz le montre) aux colloques des spécialistes du dialogue œcuménique. Sans oublier bien sûr que les voies du Seigneur Lui appartiennent.

Ph. G



Frère Roger, de Taizé. Vivre l'aujourd'hui de Dieu et les premiers livres, Presses de Taizé 2013, 270 p.

Les écrits de Frère Roger

Ce livre est le troisième tome d'une série de publications visant à rendre accessibles, peu à peu, les textes du fondateur de Taizé, déjà publiés mais épuisés ou demeurés inédits.

La première édition de Vivre l'aujourd'hui de Dieu date de 1959 et se présenta sous la forme d'un petit livre de poche imprimé serré, sans aucune prétention. Pourtant le titre fit choc et la simplicité du style séduisit. En vingt ans, plus de 100 000 exemplaires furent vendus en français et plus encore en allemand. Frère Roger choisit alors de laisser le livre s'épuiser et de ne plus le réimprimer. Pourtant, si certaines pages portent la marque d'une époque, celui-ci demeure un livre phare ; d'où sa réimpression avec quelques corrections apportées au cours des années par l'auteur.

Le texte pose beaucoup de questions et de constats : « l'impossibilité de tant de milieux de chrétiens à établir un dialogue avec les hommes des masses incroyantes, l'accélération de toutes les évolutions, la faim dans le monde grandissante, le besoin frénétique de "vivre sa vie" en s'appuyant parfois sur des théories psychologiques mal comprises. »

L'auteur recommande la vie intérieure, qui est plus facile à décrire qu'à vivre. D'où un combat, un cheminement vers une maîtrise de soi, avec le regard fixé sur le Christ et ... aux jours de lassitude, quand la flamme intérieure semble éteinte, une attente en silence. Se souvenir que « sur le sol durci, une rose a fleuri ».

L'esprit hérité de la Rome antique traversant la chrétienté européenne nous a mal préparés, nous autres Occidentaux, à l'aboutissement de la vie intérieure, qui est la contemplation. Force est de reconnaître que nous sommes incapables de tout comprendre de l'enseignement des Ecritures et que c'est le peu que nous avons assimilé qui trouve des racines en nous. Pour suivre les voies de l'œcuménisme, il faut barrer les chemins de traverse : confusionnisme, pragmatisme, fédéralisme, réunionisme, eschatologisme, sectarisme, intégrisme, pour déboucher sur le dialogue avec pureté d'intention, patience et prière.

Il est aussi question dans ce livre de célibat, de vie communautaire. Le fondateur de Taizé insiste là encore sur la discipline intérieure, « qui n'est pas repliement mais concentration de toute la personne menant à la méditation par laquelle la Parole est saisie pour être mise en pratique ». Si la souffrance de la division des chrétiens est immense pour Frère Roger, une grande espérance vibre dans son cœur : celle d'une unité à venir qui ne serait pas triomphe des uns sur les autres, car s'il devait y avoir victoire et défaite, nul n'accepterait une telle unité. L'unité sera au cœur de la vie des hommes comme le levain dans la pâte. C'est sur cette vision magnifique que je vous laisse savourer ce beau livre.

Marie-Luce Dayer

Un quatrième tome de la série a été publié l'an passé : Frère Roger, de Taizé, Dynamique du provisoire. A l'écoute des nouvelles générations, Taizé, Presses de Taizé 2014, 288 p.

Conflits écologiques

église

Le rôle des religieux latinos

Chercheuse à l'Université pontificale du Pérou (PUCP) et à l'Université jésuite d'Antonio Ruiz de Montoya (UARM)¹

L'encyclique Laudato Si' du pape François, rendue publique le 18 juin dernier, confirme et renforce, dans l'enseignement social de l'Eglise, la notion de responsabilité du chrétien dans la lutte contre la « dégradation de l'environnement ». Une expression qui revient comme un leitmotiv dans le texte. Il ne s'agit pas cependant de protéger l'environnement aux dépens de l'être humain. Le Saint-Père insiste systématiquement sur le lien intrinsèque entre la nature et l'humain : « Il n'y a pas d'écologie sans anthropologie adéquate » (LS 118).

Pour les nombreux religieux impliqués dans la protection de l'environnement, Laudato Si' représente un soutien sans équivoque. Si dans l'hémisphère nord l'encyclique ne représente qu'une référence respectable parmi d'autres, dont il faut tenir compte, elle peut en revanche avoir de grandes répercussions concrètes en Amérique latine, où les religieux jouent un rôle essentiel dans

les affaires publiques, s'y s'impliquant directement, généralement à la demande des autorités locales ou de la société civile. Ainsi, par exemple, Mgr Barreto sj,² archevêque de Huancayo (Pérou), a été un des principaux artisans de la fermeture, en 2009, de la fonderie métallurgique de Doe Run, à La Oroya.³ L'entreprise le considérait d'ailleurs comme son ennemi numéro un, et l'archevêque a reçu des lettres de menace anonymes.

Reste que le positionnement chrétien face aux conflits sociaux et environnementaux n'est pas évident. Ainsi trouve-t-on fréquemment des religieux latinos dans chacun des deux « camps », toujours au nom de l'Evangile et de la doctrine sociale de l'Eglise. D'autres refusent de s'impliquer par crainte de la récupération politique.

Ce dilemme est à la base d'une recherche péruvienne, menée principalement à partir de deux conflits emblématiques : celui de la fonderie Doe Run, déjà cité, et celui du projet d'extraction minière d'or à Conga, au nord du pays (Cajamarca), par l'entreprise Yanacocha. Au-delà des débats métaphysiques, il y est question de sécurité alimentaire et de la santé de milliers, voire de millions de personnes. Laudato Si's 'insère dans cette réalité complexe, aux conséquences multiples et souvent dramatiques.

Les conflits socioenvironnementaux sont légion en Amérique latine et placent les religieux, dont le rôle public sur le continent est ancré, face à des choix éthiques cornéliens. La récente encyclique du pape François Laudato Si' pourrait les aider à clarifier leurs responsabilités. Illustrations avec le cas de la fonderie de Doe Run et de la mine d'or de Conga, au Pérou.

^{1 •} Cet article présente les résultats d'un projet de recherche financé par la PUCP sur le rôle des religieux dans les conflits sociaux environnementaux. Le groupe de chercheurs est composé de Véronique Lecaros, Rolando Perez et Catalina Romero.

Voir son interview aux pp. 17-19 de ce numéro. (n.d.l.r.)

^{3 •} Petite ville de l'Altiplano, qui était, avant la fermeture de la fonderie, parmi les plus polluées au monde. (n.d.l.r.)



Pour la plupart des pays d'Amérique latine, l'exploitation des matières premières (minerais, hydrocarbures, bois tropical) représente la principale source de revenus. Durant la dernière décennie, l'augmentation du prix de ces matières premières, entre autres facteurs, a permis une amélioration du niveau de vie des classes movennes et une diminution drastique de la pauvreté. Leur exploitation serait donc un mal nécessaire? Les chiffres en tout cas soulignent l'importance de ce secteur pour l'économie péruvienne. L'exploitation minière représente environ 15 % du PIB du pays et plus de 50 % de ses exportations (52 % en 2014). Pour de nombreux religieux, cette activité constitue donc une vraie opportunité de lutte contre la pauvreté. C'est le cas de Mgr Carmelo par rapport aux mines du département de Cajamarca, le plus pauvre du Pérou.

Reste que la grande majorité des écologistes (religieux ou non), même s'ils considèrent l'exploitation minière comme une source indispensable de revenus, critiquent cette perspective optimiste, contredite d'ailleurs par les faits bruts. En effet, malgré l'argent officiellement investi dans les programmes sociaux, les régions où se trouvent les mines ne se développent pas. Ainsi les environs de Yanacocha présentent les taux de malnutrition et d'anémie infantiles les plus élevés du Pérou.

L'installation de grandes entreprises minières provoque en sus de graves perturbations dans le tissu social rural local. Le changement des conditions de vie est souvent brutal, avec un apport d'argent sans capacité de gestion. Les entreprises n'achètent pas seulement des terrains, mais aussi des consciences. L'Etat péruvien, à cause de ses faiblesses administratives et de sa corruption endémique, ne parvient pas à les surveiller ni à les obliger à remplir leurs obligations environnementales; d'où le niveau élevé de pollution, en particulier de certaines rivières.

Rôle public des religieux

L'exploitation minière doit donc être mieux cadrée et repensée. Les reliaieux ont un rôle important à jouer dans ce renouvellement de perspective. Traditionnellement, depuis la conquête du continent, le clergé joue en Amérique latine un rôle d'interprète, d'intermédiaire, voire d'intercesseur. Au Pérou, à l'extérieur de la capitale, et tout particulièrement dans les zones rurales, les religieux étaient les seuls lettrés et dominaient le langage et la culture des autorités publiques. Ils représentaient ainsi pour les populations un recours face à des situations injustes ou conflictuelles. Nombre d'entre eux prenaient la défense de leurs ouailles.

Cette situation perdure, en particulier dans les zones isolées où se sont justement installées les entreprises minières. Mais le rôle traditionnel des religieux s'est renouvelé et a pris d'autres dimensions. Dans un contexte de faiblesse institutionnelle et de corruption, l'Eglise (et en général les autres Eglises chrétiennes) jouit d'un incomparable prestige. Invariablement, dans toutes les enquêtes, elle reçoit entre 60 et 70 % d'approbation, alors que les autres institutions ne dépassent pas les 50 %, même le Défenseur du Peuple4 qui marque des scores entre 40 et 50 %. Les partis politiques et le congrès ne dépassent pas, eux, les 15 %.

^{4 •} Organisme qui joue le rôle de médiateur public, chargé de défendre les droits constitutionnels. (n.d.l.r.)

Ce prestige s'explique non seulement par la bonne gestion et le succès des œuvres sociales de l'Eglise, mais aussi par le respect que conservent les religieux. Outre leur bonne formation intellectuelle, ils sont considérés comme des personnes objectives (c'est-à-dire sans intérêts matériels immédiats) et des parangons d'éthique. Dans le cadre d'un conflit, spontanément, les parties en présence se tournent vers eux pour arbitrer. C'est ainsi qu'à Conga, après quelques morts et la chute d'un cabinet ministériel (le premier cabinet du président Humala, en 2011), le Père Garratea et Mgr Cabrejos, en fonction dans d'autres régions du Pérou et respectés de tous, ont été nommés médiateurs.

Une protection

L'analyse de différents témoignages de religieux dans la région de Conga a présenté une constante : les manifestants qui luttent contre le projet cherchent à être accompagnés par des religieux, dont la présence représente une forme de justification et une protection contre la répression policière. Ainsi, lors des manifestations autour du lac de Conga visant à empêcher le passage des bulldozers de Yanacocha, des religieuses et des pasteurs protestants se sont placés consciemment sur la ligne de front, animant des prières, pour former des garde-fous contre la violence.

Des situations similaires se sont produites à Cajamarca. Le Père Isaac († 2014), curé de la paroisse franciscaine située sur la place principale de la ville, a ouvert les grilles du patio de son église et recueilli les manifestants venus des villages avoisinants. Des soupes populaires on été organisées avec l'aide d'autres religieux, des bénévoles et des ONG. Le Père Isaac a même hissé sur le clocher de son église le drapeau vert écologique qui, après sa mort, a été remplacé par celui iaune et blanc du Vatican.

Mais les religieux peuvent aussi participer à leur insu aux conflits socioenvironnementaux car leur simple présence change la donne et influence la dynamique sociale. L'histoire d'une jeune religieuse équatorienne du Cœur immaculé de Marie illustre bien le processus. La jeune sœur portant l'habit marron caractéristique des franciscains se trouvait par hasard sur le passage des manifestants ; immédiatement ceux-ci l'entourèrent et l'inclurent dans la manifestation, qui était alors filmée : auoi de mieux au'une reliaieuse en habit dans un cortège ? La jeune sœur s'informa à posteriori, puis, en accord avec sa communauté, décida de participer à la préparation de la soupe populaire organisée par le Père

Conscients du rôle des religieux, les chargés de relations publiques des entreprises minières cherchent eux aussi à se concilier leurs faveurs, par exemple en finançant certains projets d'Eglise. Etant donné les difficultés chroniques financières dont pâtissent la plupart des paroisses et des évêchés, en particulier en province, ces offres des compagnies représentent souvent une panacée. Ainsi Mgr Carmelo a utilisé des fonds offerts par Yanacocha pour financer des programmes sociaux, culturels et pastoraux.

Au-delà de cette influence locale et de l'ascendant des religieux sur les fidèles, l'Eglise, en interpellant l'opinion publique mondiale grâce à ses contacts internationaux, contribue aussi à transformer le débat. Elle a joué un rôle déterminant dans le cas de La Oroya.



Tout comme à Cajamarca, les religieux étaient divisés au niveau local. La paroisse dirigée par un prêtre étasunien soutenait systématiquement la fonderie Doe Run. à la demande des ouvriers qui craignaient de perdre leur travail et pour qui le chômage était un mal supérieur aux éventuels problèmes de santé. Tandis que Mgr Barreto si, évêque de Huancayo, luttait pour que la catastrophe écologique soit prise en compte. Grâce à des analyses hématologiques menées par l'Université jésuite de Missouri, il a été démontré que les habitants de La Orova, en particulier les enfants, avaient en moyenne huit fois plus de plomb dans le sang que le maximum recommandé par l'OMS. Une véritable catastrophe sanitaire qui ieta le discrédit sur Doe Run aux Etats-Unis. La pression de l'opinion publique aida à provoquer la fermeture de la fonderie.

Discerner et agir

La plupart des conflits socio-environnementaux au Pérou s'expliquent par l'absence d'une fiscalisation sérieuse de la part de l'Etat et par la corruption endémique. A ce manque de bonne gouvernance, s'ajoute l'incapacité de prévoir et d'articuler les aspirations des populations. Les entreprises se retrouvent donc dans l'obligation de gérer elles-mêmes leurs relations avec les communautés proches, sans en avoir nécessairement les moyens. Et les communautés, de leur côté, adoptent parfois des attitudes provocatrices, voire même destructrices et violentes, pour obtenir gain de cause ou être entendues par les gouvernements.

Dans un contexte aussi complexe, où les faiblesses de l'Etat sont manifestes, les religieux comblent un vide et jouent un rôle déterminant, en accord avec la doctrine sociale de l'Eglise : le Compendium (§ 425) considère que l'Eglise étant « au service de l'homme », elle peut collaborer avec la communauté politique ; pour Benoît XVI, « l'Eglise a une responsabilité envers la création et doit la faire valoir publiquement » (Caritas in Veritate, § 51); et le pape François, dans Laudato Si' (177-179), appelle les Etats à prendre leurs responsabilités et reconnaît l'importance de la société civile, des ONG, des corps intermédiaires pour « obliger les gouvernements » à lutter contre la corruption.

Les religieux sont donc amenés, en conscience, à jouer un rôle déterminant dans les conflits socio-environnementaux. Comme l'affirme le Saint-Père, « on ne peut pas penser à des recettes uniformes, parce que chaque pays ou région a des problèmes ou des limites spécifiques » (LS' 180). Etant donné la complexité des situations, il est impératif qu'un discernement éclairé ait lieu, ne serait-ce que pour éviter leur instrumentalisation. De fait, à Cajamarca, plusieurs leaders ont profité des grandes manifestations et de la présence des religieux pour se forger une carrière politique en gagnant l'estime de la population ; d'aucuns prétendent même que les trafiquants de drogue y trouvent leur compte.

Les religieux ne peuvent donc pas se contenter de déclarations de bonnes intentions ou de décisions prises sur des coups de cœur. Face à l'énorme pouvoir dont ils disposent dans certaines régions et situations, il leur faut assumer leur responsabilité en prenant des décisions éclairées et courageuses.

V. L.

émoignage

Une mission évangélisatrice

• • • Une interview de Mgr Pedro Barreto si. archevêque de la province de Huancavo (Pérou) par Véronique Lecaros et Rolando Pérez. chercheurs à l'Université pontificale du Pérou, Lima

Véronique Lecaros et Rolando Pérez :

Mgr Barreto, qu'est-ce qui vous a amené à vous impliquer dans la lutte contre la pollution de La Orova?

Pedro Barreto: « Ce que j'ai vécu en arrivant à La Oroya m'a indigné. Voir les eaux sales du fleuve pollué par l'activité minière de l'entreprise américaine Doe Run, respirer l'air contaminé par les fumées toxiques aux odeurs de souffre m'a beaucoup impressionné. La population souffrait d'un important empoisonnement du sang par le plomb. Or, en décembre 2004, Doe Run faisait pression sur les travailleurs pour que ceux-ci, à leur tour, incitent le gouvernement à octroyer à l'entreprise le droit de se développer, alors que celle-ci ne respectait même pas la loi et provoquait une pollution terrible. Durant ces mobilisations sociales, deux personnes sont mortes pour avoir marché dans l'air pollué à 4000 mètres d'altitude. Face à tout cela, je ne pouvais pas me taire ni rester les bras croisés!»

Qu'avez-vous entrepris?

« Les constantes mobilisations des deux partis, tant des populations affectées dans leur santé que des travailleurs de Doe Run, m'ont fait penser que nous devions écouter tout le monde afin de formuler une réponse dialoquée. Nous avons organisé une table ronde avec des leaders de la communauté, à laquelle furent conviés des représentants de plusieurs secteurs de la société et d'autres Eglises, comme les presbytériens et les luthériens. J'ai entendu des témoignages épouvantables sur une réalité qu'on ne pouvait plus cacher. Je me souviens de celui d'une dame : "J'ai 40 microgrammes de plomb, ainsi que mes enfants, mais ce que je refuse c'est que mes petitsenfants connaissent les mêmes souffrances. On est responsable des générations futures, n'est-ce pas ?"

» J'ai ressenti profondément que Dieu faisait appel à moi pour que je passe à l'action. J'ai immédiatement convoqué les prêtres et je leur ai dit que, définitivement. l'Eglise devait s'engager à défendre la vie. C'est un fondement biblique. Jésus défend la vie. Et le pape Jean Paul II, dans son exhortation apostolique Pastores Gregis (§ 70), a

Suite à son engagement dans la fermeture de la fonderie métallurgique de Doe Run. à La Orova. Mar Pedro Barreto, membre du Conseil pontifical Justice et Paix du Vatican, est devenu l'un des défenseurs des droits socio-environnementaux les plus reconnus au Pérou.¹ Il partage avec choisir les racines évangéliques de sa motivation.

^{1 •} Lire à ce sujet les pp. 13-16 de ce numéro.

témoignage

dit que l'un des devoirs de l'évêque est de défendre énergiquement la vie, les droits de l'homme et l'environnement.

» Notre collectif issu de la société civile a élevé la voix afin d'attirer l'attention des autorités publiques. En parallèle, l'archevêché a demandé à l'Université jésuite San Luis de mener une analyse hématologique sur les enfants. Des professeurs et des élèves de l'Université sont venus à La Oroya et ont formé une équipe afin d'évaluer leur sang. C'était en août 2005. Bien sûr, ce projet a provoqué une réaction très négative de la part de Doe Run et il a été très difficile de mener à bien ces analyses de sang. Mais la très haute concentration de plomb chez les enfants a été confirmée : de 50 à 60 microgrammes de plomb par décilitre de sang, bien plus que les valeurs admises. Puis, pendant plus de dix ans, nous avons accompagné les actions du Mouvement pour la santé de La Oroya. Et nous avons obtenu que des mesures contre la pollution soient prises et que l'entreprise Doe Run cesse d'opérer impunément. »

Certains avancent que l'Eglise ne devrait pas s'impliquer dans des actions politiaues...

« Cela dépend de comment on comprend la notion d'action politique. Au sens large, cela se réfère à tout ce qui favorise la qualité de vie des gens. Certains évêgues du Pérou m'ont dit, très fraternellement, quand j'étais menacé: "Pourquoi te mêler de politique? Abandonne tout cela." De mon côté, je les ai invité à lire Pastores Gregis et les invocations de Jean Paul II en faveur de la sauvegarde de la vie et de la maison commune. Ceux qui pensent que l'Eglise ne doit pas intervenir dans la défense de la vie, de l'environnement et des peuples méconnaissent sa mission évangélisatrice. L'Eglise fait partie de la société et, de ce fait, les angoisses, les espoirs, les tristesses et les joies des hommes d'aujourd'hui sont aussi les siennes. Le magistère de l'Eglise nous rappelle que la personne humaine est créée à image et à la ressemblance de Dieu, et que tout ce qui affecte l'être humain affecte l'Eglise à son tour. Ce

> n'est pas moi l'avance, c'est le concile Vatican II. »

> D'autres disent que votre position va à l'encontre du progrès car l'activité minière est une importante source de développement.

Mar Pedro Barreto (2013)



« Comme Eglise, nous ne fomentons aucune campagne contre l'activité minière. Bien sûr que le Pérou est béni avec ses ressources naturelles! Mais quand on dit que la mine favorise le développement, il faut se demander : le développement de qui ? Le gouvernement central, les gouvernements régionaux et locaux, les entreprises, la société civile, nous devons tous suivre une seule direction : la recherche du développement humain intégral des Péruviens. »

Le pape François a mis la problématique environnementale dans l'agenda pastoral de l'Eglise. Que ressentezvous?

« Il a ramené l'Eglise vers le cœur. Le Saint-Père nous demande de travailler afin que l'Eglise non seulement dénonce mais aussi annonce, qu'elle propose des alternatives face aux problèmes affectant la dignité humaine. Ayant reçu la bénédiction de connaître

les gens de La Oroya et leur réalité, ma vie pastorale a connu une espèce de conversion écologique. Quand j'ai lu le chapitre six de l'encyclique Laudato Si' sur la nécessité de nous éduquer à une spiritualité écologique, j'ai été très ému. J'ai passé des moments de prière très profonde, mais aussi de réflexion et de dialogue.

» En 2005, Benoît XVI nous disait : si nous voulons la paix, préservons la création. Il a aussi dit que l'option de l'Eglise pour les pauvres est implicite dans la foi christologique.

Une foi très sensible mais très claire. Si vous croyez au Christ, assumez l'option du Christ, celle d'être pauvre afin d'enrichir les pauvres. Jésus a choisi l'option pour les pauvres comme signe de l'essence de Dieu. Benoît XVI a encouragé l'Eglise d'Amérique latine à vivre cette théologie que nous avons tous apprise et qui commence déjà à s'incarner dans la vie de l'Eglise.

» Je me sens à présent encouragé par l'impulsion du pape François. Auparavant, nombre de personnes en Amérique latine pensaient que l'Eglise devait rester dans le Temple, refermée sur elle-même, pour éviter de faire de la politique. C'est en train de changer avec la perspective pastorale du pape François. »

V. L. et R. P.

La Orova



emoignage

Luis Espinal

Marxiste ou prophète?

• • Jerry Ryan, Winthrop, MA (USA), ancien employé à l'aquarium de New England et ancien Petit Frère de Jésus

Lors de son vovage en Amérique latine cet été, le pape François a reçu en cadeau du président bolivien une réplique d'un crucifix en bois sculpté par Luis Espinal, représentant le Christ cloué à une faucille et à un marteau. Le Père Espinal était-il donc marxiste ? L'auteur, qui a bien connu ce iésuite assassiné en 1980, rétablit ici l'esprit qui l'animait.

Jusqu'à la visite du pape François en Bolivie, en juillet dernier, bien peu de gens - mis à part les Boliviens connaissaient le nom de Luis Espinal. Le pape s'est arrêté pour prier sur le site où, en mars 1980, avait été retrouvé, parmi les ordures, le corps criblé de balles et marqué par la torture du jésuite espagnol.

J'ai moi-même vécu cing ans en Bolivie dans les années 70, et j'ai fini par connaître assez bien Lucho Espinal. Il était même le parrain de mon fils. Dans un corridor, chez nous, se trouve une de ses sculptures en bois qui représente la tête et les bras du Christ crucifié. Ce Christ semble dormir d'un sommeil paisible mais douloureux ; il est tout à son œuvre de rédemption.

Un clergé divisé

Rien n'était plus facile que de lier connaissance avec Luis. C'était quelqu'un de simple, sans prétentions, toujours disponible à chacun. On le connaissait surtout en tant que critique de films et il enseignait la communication à l'Université catholique de La Paz. Il s'intéressait principalement aux médias. Il habitait avec deux autres jésuites un logement très simple, dans un quartier pauvre de la capitale.

Pour comprendre Luis, il faut se replacer dans son contexte. Le jour de mon arrivée à La Paz, circulait la grande nouvelle que le gouvernement d'Hugo Banzer venait de supprimer la Commission Justice et Paix de la Conférence des évêgues boliviens. Le prêtre en charge de cette commission fut expulsé du pays. L'Eglise, accusée de fomenter l'agitation et d'encourager la subversion, se divisa alors profondément

La constitution Bolivienne de l'époque reconnaissait le catholicisme comme religion officielle, et l'Etat lui assurait une situation privilégiée ainsi que sa protection.1 En échange, l'Eglise devait coopérer avec le gouvernement et lui procurer son soutien. Or, sous Banzer, l'armée régnait par décrets et les partis politiques et les syndicats étaient interdits. La Commission Justice et Paix était de fait la seule organisation qui osait critiquer le gouvernement. Avec à sa suppression, le calme se rétablit. Mais c'était un calme de cimetière...

Une partie du clergé et de la hiérarchie accepta la situation ... et une position somme toute assez confortable. Tant que les religieux se contentaient d'ad-

Ce n'est plus le cas. Suite à un référendum, la Bolivie est devenue il y a quelques années un Etat laïc (n.d.l.r.).

ment estimait en effet qu'ils se conduisaient bien et accomplissaient l'œuvre de Dieu. Sous cette surface cependant. se cachaient chez d'autres une profonde frustration, une humiliation amère. Certains éléments du clergé étaient choqués par les conditions déplorables et par les mille petites tyrannies auxquelles le peuple était soumis. Les prêtres étrangers en particulier, qui n'avaient pas l'habitude de travailler dans de telles conditions, se sentaient incapables de coopérer avec un système qui violait si cruellement la dignité humaine. Luis était de ceux-là. Il était Espagnol, mais avait dévoué sa vie aux pauvres de Bolivie. Il avait même renoncé à sa citovenneté espagnole et

ministrer les sacrements et de surveiller

les dévotions populaires, le gouverne-

Un gréviste parmi d'autres

s'était fait naturaliser bolivien.

Les choses changèrent en 1978, quand Adolfo Pérez Esquivel, futur prix Nobel de la paix, visita La Paz. Il était chargé à l'époque de ce qui s'appelait la Commission Argentine pour la justice et la paix, une organisation qui luttait pour les droits de l'homme. Il suggéra qu'on constitue un groupe semblable en Bolivie. Jimmy Carter venait d'être élu aux Etats-Unis et lui aussi défendait les droits de l'homme. Il paraissait donc probable que l'armée bolivienne n'oserait pas s'opposer au projet.

Pour ses instigateurs, il était cependant essentiel que le nouveau groupe soit totalement indépendant de l'Eglise et de sa hiérarchie. Ce serait la voix des opprimés, et uniquement des opprimés. Quelques mois plus tard, un délégué de Pérez Esquivel se rendit à La Paz pour nous aider à nous organiser. Il

y accomplit un travail remarquable. Au bout d'une semaine, l'Assemblée permanente pour les droits de l'homme était devenue une réalité. Luis prit part au projet, mais sans fonction de chef. Il n'en désirait pas, ce n'était pas son genre.

La nouvelle Assemblée pour les droits de l'homme lança d'abord quelques modestes proiets. Elle fut prise au dépourvu lorsqu'un groupe de femmes de mineurs qui avaient été jetés en prison vinrent annoncer qu'elles allaient faire la grève de la faim et qu'elles avaient l'intention de s'installer dans la résidence de l'évêque. Les membres de l'Assemblée essayèrent de les en dissuader, leur disant que cela ne servirait à rien au vu des circonstances. Les femmes leur répondirent simplement qu'elles n'étaient pas venues demander leur avis, ni même leur soutien, mais simplement les prévenir de leurs intentions. « Nos maris sont en prison, nous n'avons rien à manger de toute façon, alors pourquoi ne pas avoir faim publiquement? »

Le groupe des grévistes se composait de trois femmes et d'environ dix enfants. Quand il devint évident que c'était du sérieux et que les enfants continueraient à refuser la nourriture que l'évêque leur faisait parvenir, dix membres de l'Assemblée proposèrent de remplacer les mineurs. Leurs mères acceptèrent. Luis était l'un d'entre eux. Le nouveau groupe s'installa dans les bureaux de Presencia, un quotidien catholique qui n'était pas particulièrement connu pour s'opposer à la dictature. Bientôt les grèves de la faim se déchaînèrent dans tout le pays. Au bout de quinze jours, les forces du gouvernement firent irruption dans les bureaux du journal pour expulser les grévistes. Les autorités déclarèrent qu'elles avaient découvert sur place de

Luis Epinal



la nourriture, de l'alcool et des drogues, et que la grève n'était qu'une comédie. Malheureusement pour le gouvernement, une chaîne de télévision, qui avait été alertée, avait filmé toute la scène. Tous les Boliviens purent voir des gens trop faibles pour marcher être emportés sur des brancards alors qu'ils chantaient les Béatitudes. Une semaine plus tard. Hugo Banzer annoncait sa démission et la tenue de nouvelles élections.

Après tant d'années de totalitarisme, la transition démocratique fut difficile. La situation demeura longtemps chaotique. Durant cette période, Luis lança l'hebdomadaire Aqui, pour tenter d'apporter un peu de clarté et de sagesse dans la confusion régnante. Il enseianait toujours à l'Université catholique. tout en restant un poète et un artiste extrêmement sensible, qui aimait de toute son âme les humiliés et les opprimés. Le 21 mars 1980, il fut kidnappé à quelaues rues de chez lui. Quelau'un l'entendit crier : « Ça y est ! » comme s'il s'y attendait. Son corps fut retrouvé le lendemain matin.

Une pureté révolutionnaire

On raconte qu'à la mort de Benoît-Joseph Labre (un mendiant sans logis, mais aussi un mystique qui vivait dans les ruines du Colisée à Rome), le peuple de la ville le proclama saint avant même son enterrement. Il est arrivé quelque chose de semblable pour Luis. Il n'était pas spécialement célèbre de son vivant, et pourtant toute la ville de La Paz se mobilisa pour son enterrement. Une foule immense, la plus grande que j'aie jamais vue, accompagna son corps de la cathédrale jusqu'au cimetière, certains chantant des hymnes et priant, d'autres hurlant des slogans politiques. Luis avait touché au plus profond du cœur ce peuple bolivien qu'il avait tant aimé, et celui-ci avait reconnu en lui ses aspirations les plus pures. L'affection des Boliviens, leur gratitude n'ont pas pâli avec le temps. Des rues, des marchés, des écoles portent le nom de Luis Espinal. On ne peut pas se promener bien longtemps dans La Paz sans le croiser quelque part.

Luis n'appartenait à aucun parti, il n'était membre d'aucun mouvement organisé. C'était un homme de paix, de dialogue. Il était presque timide et n'imposait jamais sa présence. Il rendait de petits services sans qu'on le lui demande. Sa pureté ne faisait aucun doute, et cette pureté était réellement révolutionnaire.

Etant donnée l'époque où il vivait, il n'y a rien de surprenant à ce que Luis ait trouvé dans le marxisme des valeurs évangéliques, de celles qui manquaient gravement alors à certains secteurs de l'Eglise et qu'il faudrait incorporer à toute vision chrétienne de la société. Qu'il ait éprouvé ce type de sentiments paraît naturel. Je les ai moi-même ressentis. Du reste, il y avait en Amérique latine des mouvements de gauche de grande valeur et il fallait trouver le moyen de collaborer avec eux si on désirait provoquer un changement réel et concret. Le marxisme prenait des formes très variées, il ne s'identifiait pas uniquement au Parti communiste. En réalité, les communistes purs et durs ne représentaient que quelques cliques fermées et ralliaient peu l'appui du peuple.

Quand on interrogea le pape François au sujet de ce don « bizarre » - un Christ marxiste! - sa réponse mit en lumière le vrai sens de cette sculpture (voir ci-contre). Ce sens lui avait sauté aux yeux.

De même que ceux qui essayaient de vivre les Béatitudes se vovaient automatiquement traiter de « marxistes » par les puissants et les nantis, le Christ, lui aussi, aurait certainement été crucifié comme marxiste du temps d'Espinal. On l'aurait marqué au fer rouge du marteau et de la faucille, avec leurs connotations de haine et de destruction, L'évêque Oscar Romero² a été assassiné deux jours après Luis en tant que « marxiste ». Dorothy Day3 était percue comme communiste, et Thomas Merton4 comme subversif. Le temps qui passe les a révélés comme prophètes. « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits... » Et aujourd'hui encore, il ne manque pas de gens, même dans notre Eglise, pour étiqueter le pape de « marxiste » (Rush Limbaugh, 5 par exemple).

François correspond exactement au rêve que Luis faisait pour l'Eglise. Et je pense que le pape en est parfaitement conscient. Car ce sont des gens comme Luis qui vont « à la périphérie » et qui frayent une voie.

J.R.

(traduction Janine Langon)



Le pape et le crucifix

Dans l'avion qui le ramenait du Paraguay, le 12 juillet 2015, le pape a confié aux journalistes sa surprise lorsqu'il a reçu en cadeau le crucifix en forme de faucille et de marteau, réplique de celui imaginé par le Père Espinal.

« J'étais curieux, je ne connaissais pas cet objet et je ne savais pas non plus que le Père Espinal avait été un sculpteur et un poète. (...) je qualifierai cela d'art de la contestation (...) Le Père Espinal a été tué en 1980, une époque où la théologie de la libération avait de nombreuses ramifications. L'une d'entre elles était l'analyse marxiste de la réalité. Le Père Espinal appartenait à cette branche. Je le savais parce que j'étais recteur d'une faculté de théologie et qu'on parlait beaucoup de cela, des diverses ramifications et de ceux qui les représentaient. (...) » Faisons l'herméneutique de cette époque : Luis Espinal était enthousiasmé par cette analyse de la réalité marxiste, mais aussi par la théologie qui utilise le marxisme. Il a alors créé cette œuvre. Les poésies d'Espinal appartiennent aussi à ce genre contestataire. Mais c'était sa vie. C'était sa pensée. C'était un homme particulier avec un grand génie humain, qui luttait en toute bonne foi. En faisant cette herméneutique, je comprends cette œuvre, et pour moi ce n'est pas une offense. (...) Si je l'emmène avec moi ? Oui, je l'emmène avec moi. »

(cath-info/réd.)

^{2 •} L'archevêque du San Salvador a été béatifié en mai 2015. Cette reconnaissance a longtemps été bloquée par les milieux conservateurs et ne fait d'ailleurs toujours pas l'unanimité dans son pays. Cf. Jacques Berset, « Salvador, une Eglise polarisée », in choisir n° 654, juin 2014. (n.d.l.r.)

^{3 •} Fondatrice en 1933, à New York, du Mouvement catholique ouvrier. (n.d.l.r.)

Poète et moine trappiste, engagé dans les années 50 dans le dialogue interreligieux. (n.d.l.r.)

^{5 •} Animateur de radio américain, connu pour ses positions conservatrices. (n.d.l.r.)

Des jésuites ouvriers

• • • Pierre Emonet sj. Carouge

Soutenus par le Père général Jean-Baptiste Janssens. des jésuites français se lancèrent en 1944 dans l'aventure des prêtres-ouvriers. Une histoire admirable de générosité, marquée par de grandes souffrances et des crises. où la nouveauté et la créativité entrèrent en conflit avec l'obéissance. Le Père Noël Barré retrace cette entreprise dans un livre récent, basé sur son propre vécu et une mine d'archives.

Les jésuites ont la réputation d'être plus proches des élites bourgeoises et des intellectuels que du monde ouvrier. Il est vrai que la Compagnie de Jésus a parfois soigné cette image en exhibant de préférence ses chevaux de parades : les confesseurs des rois, les savants, les grands prédicateurs, les apôtres au long cours, tant de personnalités hors du commun. Et pourtant... Ignace de Lovola s'était mis au service des plus démunis et des exclus, et ses initiatives en faveur des pauvres, des malades, des femmes en détresse, des prostituées constituèrent une part importante de l'engagement des premiers jésuites. De ses compagnons envoyés au concile de Trente en qualité de théologiens du pape, il exigea qu'ils aillent loger à l'hospice, parmi les pauvres, et qu'ils consacrent une partie de leur temps aux démunis et aux enfants.1

La « mission » revisitée

Au début du XXº siècle, les jésuites francais s'engagèrent dans le mouvement social encouragé par Léon XIII, en fondant l'Action populaire, un organisme de diffusion et de formation au service de la doctrine sociale de l'Eglise.² Plus tard, le cri d'alerte des abbés Henri Godin et Yvan Daniel dans leur ouvrage-phare La France, pays de mission? (1943), l'appel du cardinal Suhard, la fondation de la Mission de France (1941) ouvrirent des perspectives allant au-delà de la réflexion intellectuelle et de la seule formation. A la même époque, la guerre donna lieu à un vaste brassage des classes sociales : ceux qui jusque-là ne se fréquentaient quère. se retrouvèrent au coude à coude dans les camps de prisonniers, les chantiers du Service du travail obligatoire (STO) et autres lieux de déportation.

Sensibles à ces signes, des jésuites s'éveillèrent à une nouvelle forme de mission : évangéliser le monde ouvrier de l'intérieur en devenant eux-mêmes ouvriers. Sans être les initiateurs de ce style d'apostolat (d'autres les avaient précédés) ils rompirent avec les schémas traditionnels du ministère sacerdotal et participèrent à l'écriture d'une des pages glorieuses de l'histoire de l'évangélisation des temps modernes. En 1944, de jeunes jésuites en formation adressèrent une lettre à leur supérieur général, le Père Jean-Baptiste Janssens: « L'apostolat ouvrier demande un don semblable à celui du

^{1 •} Pierre Emonet décrit cette option pour les pauvres d'Ignace dans Ignace de Loyola. Légende et réalité, Bruxelles, Lessius 2013, 192 p. Voir la recension de cet ouvrage dans choisir n° 647, novembre 2013 ou sur www.cedofor.ch. (n.d.l.r.)

^{2 •} Aujourd'hui le CERAS - Centre de recherche et d'action sociale - qui publie la revue Projet.

missionnaire, don de renoncement à son passé pour une consécration sans réserve à ceux qu'on veut gagner au Christ. De même que le missionnaire se fait malgache ou chinois, il faudrait que le prêtre se fasse ouvrier, qu'il renonce à son train de vie et à sa mentalité bourgeoise, pour adopter, dans toute la mesure du possible. le train de vie ouvrier et se faire une mentalité ouvrière. Mais pour réaliser ce don, pour le rendre effectif, ne faudrait-il pas, comme les missionnaires, quitter notre terre natale, en l'espèce notre quartier, pour nous expatrier vraiment parmi les ouvriers et vivre leur vie ? » Ceux qui souhaitent s'engager dans la mission ouvrière devraient accepter de « partager une vie à la base, avec des gens ordinaires, par le travail, l'habitat, la vie de quartier, à égalité avec eux ». Soutenue par le Père général, l'expérience débuta.

Un livre témoignage

Un ouvrage récent retrace l'histoire de la naissance et du développement de cette nouvelle forme de compagnonnage entre jésuites et de solidarité avec le monde ouvrier. Le récit - un vrai kaléidoscope - du Père Noël Barré, ancien responsable de la mission ouvrière jésuite, n'est pas l'œuvre d'un historien de métier mais d'un protagoniste qui ouvre ses archives pour livrer une multitude de souvenirs, de témoignages, de rapports, de réflexions et de documents, officiels ou privés, qui permettent de suivre les vicissitudes de la fondation et de l'évolution de la mission ouvrière jésuite, de 1944 à la fin des années 90.

Accompagnant un jésuite dans la découverte de sa vocation de prêtreouvrier qui tâtonne avec d'autres compagnons à la recherche d'un style apostolique inédit et traverse des crises éprouvantes et de décevants conflits avec l'institution ecclésiale. le lecteur comprend vite que la mission ouvrière jésuite est aussi variée que les personnes qui y sont engagées. Il ne peut qu'être profondément édifié par le sens apostolique et la capacité de discernement dont firent preuves ces pionniers, qui ne trouvèrent pas toujours la compréhension et le soutient qu'ils attendaient. « La communauté iésuite de ma ville est à 20 minutes de mobylette, mais à une année-lumière comme mentalité », écrivait l'un d'eux. En 1953, Rome, qui ne conçoit le ministère sacerdotal qu'ecclésiastique et clérical, ordonne aux prêtres de quitter le travail à plein temps. C'est un véritable traumatisme pour ces hommes qui ont tout sacrifié pour leur idéal apostolique. En dépit de la médiation des évêques français, ce qui a été entrepris avec tant d'élan et au prix d'immenses efforts se trouve compromis. Alors que gronde la révolte et que les cœurs hésitent, les jésuites se soumettent. Et pourtant rien dans leur réaction ne laisse deviner une attitude servile envers l'autorité.

Face à l'apparente inutilité de leur générosité, au prix d'une lutte épuisante, ces hommes font preuve d'une obéissance et d'une liberté qui témoignent d'une spiritualité de type mystique et d'un grand amour de l'Eglise. Tout en dénonçant la myopie des autorités romaines, leur obéissance authentifie leur engagement.

Dans une lettre admirable, vrai morceau d'anthologie, l'un d'entre eux écrit : « J'obéis, parce que, même si j'estime que la décision des responsables de l'Eglise n'est pas marquée au coin de la prudence apostolique, je pense que je serais infidèle à cette

Noël Barré, Jésuites et ouvriers. La mission ouvrière jésuite de 1944 à la fin des années 1990, Karthala, Paris 2014, 448 p.

"lumière de la foi" qui est en moi si je prétendais garder l'unité vitale avec le Christ en rompant l'unité visible avec l'Eglise visible. »

L'interruption du travail manuel à plein temps n'a donc pas signé l'arrêt de mort de la mission ouvrière jésuite, qui ne se limite pas aux seuls jésuites travaillant en usine ou dans les mines. Certains ont continué à travailler à mitemps et des équipes de jésuites sans prêtres-ouvriers se sont constituées. La réflexion s'est approfondie, l'engagement dans l'ACO, la JOC et les paroisses en milieu ouvrier s'est intensifié et la présence aux pauvres est restée prioritaire, préparant la reprise du travail à partir de 1964-1965.

Retour aux sources

Entre temps, le concile Vatican II a ouvert une nouvelle ère pour l'Eglise catholique. Avec son encyclique Evangelii nuntiandi, le pape Paul VI a appelé l'Eglise a mieux s'inculturer dans le monde contemporain. Aux jésuites, il a demandé d'affronter en priorité le défi de l'athéisme. A l'interne, dans la Compagnie de Jésus, l'élection d'un nouveau supérieur général, le charismatique Pedro Arrupe (1965), a dynamisé le retour aux sources et l'engagement en faveur de la justice. Sous son impulsion, les jésuites ont retrouvé un aspect de la spiritualité ignatienne, devenu peut-être un peu trop discret : le souci des pauvres, des marginaux, des immigrés, des réfugiés.

D'autres tensions ont mis à l'épreuve l'élan missionnaire des prêtres-ouvriers. La solidarité ouvrière par exemple, qui exigeait un engagement syndical auquel il était difficile de se dérober. Ou la forte coloration communiste de la lutte ouvrière, qui imposait un discernement plein de tact. Ou encore l'affrontement entre deux mondes : celui des théoriciens qui analysaient des textes, des idéologies, des programmes, des partis, et celui des travailleurs sur le terrain, confrontés à une réalité plus complexe, où le vrai et le faux étaient inextricablement liés.

Une double fidélité

Formés au discernement et à la casuistique, au prix d'un nombre impressionnant de rencontres, de dialogues, de rapports et déclarations, les jésuites trouvèrent le chemin d'une double fidélité à l'Eglise et au monde ouvrier. Même si l'auteur évoque surtout le cas de la France, la mission ouvrière n'a pas été une spécialité exclusive des Français. En Espagne, en Italie, en Allemagne, en Belgique, aux Pays-Bas, en Amérique latine et ailleurs, des jésuites se sont immergés dans le monde du travail, et le sont encore aujourd'hui. Si leur nombre représente un pourcentage relativement modeste par rapport aux effectifs de la Compagnie, leur engagement joue un rôle important dans la mesure où il maintient la mémoire des origines de la Compagnie, occultée à certaines époques et souvent ignorée par ses admirateurs comme par ses détracteurs.

P. E.

politique

Une Suisse vacillante

En attendant les élections fédérales

• • • Christophe Büchi, Lausanne Journaliste¹

« Quoi - des élections en Suisse ? De toute facon, il ne se passe rien chez vous! » Notre pays a une telle réputation de stabilité et de tranquillité que les étrangers sont parfois étonnés d'apprendre que, chez nous aussi, on organise des élections de temps en temps et que ces élections ont tout de même leur importance. Ces propos relèvent bien sûr d'une vision caricaturale de notre pays, mais s'il est vrai, comme l'a écrit Denis de Rougemont, que « les peuples heureux n'ont pas d'Histoire », il faut reconnaître que la Suisse a et fait peu d'histoire(s). Et que la politique suisse n'est pas propre à soulever les passions.

Une autre donnée cependant explique le fait que les élections fédérales ont de la peine à passionner nos amis étrangers, voire même les Suisses: la démocratie (semi-) directe. Les Suisses votent à longueur d'années sur des sujets parfois passionnants et parfois mineurs, comme la construction de minarets, l'immigration, le prix du livre ou l'assurance-maladie. La possibilité donnée aux citoyens de s'exprimer sur qua-

siment tous les sujets concrets de la politique ôte aux élections une partie de leur importance. Le choix des représentants se révèle moins crucial, vu que le « peuple souverain » garde la possibilité d'intervenir à tout moment et directement dans les affaires politiques. Dès lors, on comprend que les journalistes suisses aient toutes les peines du monde à éveiller l'intérêt du public pour les élections de cet automne.

Et pourtant, on aurait tort de sous-estimer l'importance des événements à venir. Avant d'en analyser les enjeux majeurs, un retour sur notre système électoral est peut-être utile.

Deux temps

Les élections fédérales se déroulent en deux temps. Tout d'abord, les citoyens élisent l'Assemblée fédérale (le législatif). C'est ce qui se passera le 18 octobre, et éventuellement en novembre. Dans un deuxième temps, ce nouveau Parlement choisit un nouveau gouvernement (l'exécutif), à savoir le Conseil fédéral, composé de sept membres. Ce qui sera fait début décembre.

Le principe a l'air simple, mais la réalité ne l'est pas, car le Parlement suisse se compose de deux chambres (système Cet automne, les Suisses éliront un nouveau Parlement fédéral. S'ensuivra le renouvellement du Conseil fédéral. Les enieux sont importants : le cours de la politique suisse de ces prochaines années dépend de ces élections. De quoi rappeler aux abstentionnistes leur responsabilité. Décryptage.

^{1 •} Auteur notamment de Mariage de raison. Romands et alémaniques : une histoire suisse, Carouge, Zoé 2015, 464 p.; édition augmentée et actualisée (première édition 2001). (n.d.l.r.)

bicaméral), ce qui complique passablement les choses.

Concrètement, le 18 octobre prochain, la Suisse élira le Conseil national (la chambre du peuple). Ces élections se déroulent dans tous les cantons selon le système proportionnel, ce qui signifie que la répartition des sièges correspond plus ou moins à la force proportionnelle des différents partis. Le nombre de sièges attribués aux cantons reflète l'importance démographique de ceux-ci. Ainsi le canton de Zurich dispose de 35 conseillers nationaux, tandis que celui d'Uri n'en a qu'un seul. L'élection du Conseil national se fait en un seul tour, si bien qu'en un dimanche, les affaires sont bouclées.

Les choses sont un peu plus corsées en ce qui concerne l'élection de l'autre chambre du Parlement, à savoir le Conseil des Etats, appelé communément la « chambre des cantons ». Chaque canton élit deux conseillers aux Etats (les six « demi-cantons » en élisent un seul). Or, en principe, chaque canton peut organiser cette élection quand il veut. Ainsi le demi-canton d'Appenzell-Rhodes intérieures choisit son conseiller aux Etats lors de la Landsgemeinde. De fait, et fort heureusement, presque tous les cantons élisent les conseillers aux Etats (à ne pas confondre avec les conseillers d'Etat, membres des exécutifs cantonaux!) en même temps que les conseillers nationaux.

Ce qui, par contre, complique encore les choses, c'est que les cantons sont libres de choisir leur système électoral. Certains d'entre eux (comme les cantons du Jura et du Tessin) appliquent le système proportionnel, ce qui permet une élection rapide, en un dimanche. Mais la plupart élisent leurs conseillers aux Etats selon le système majoritaire à deux tours : au premier tour, la majorité absolue des voix est requise, au deuxième, la majorité relative (50 % des voix plus une) suffit. Résultat, un deuxième scrutin est parfois nécessaire dans certains endroits. Ainsi ne connaîtra-t-on probablement qu'à la fin novembre la composition définitive du nouveau Conseil des Etats.

Une fois ce marathon pour l'élection des députés bouclé, la Suisse pourra procéder au renouvellement du Conseil fédéral. L'Assemblée fédérale, au début de sa première session, réélira le gouvernement fédéral pour quatre ans (des élections complémentaires peuvent intervenir en cours de législature, en cas de démission d'un ou de plusieurs conseillers fédéraux). Cette élection est effectuée par les parlementaires dans leur ensemble, c'est-à-dire par les 200 conseillers nationaux et les 46 conseillers aux Etats, réunis pour l'occasion. Les députés élisent l'un après l'autre les sept membres du Conseil fédéral, qui sont tous égaux en droit. Rappelons que la Suisse est l'un des derniers pays européens où le gouvernement, respectivement le chef de l'exécutif, n'est pas élu par les citoyens.

Un équilibre fragilisé

Le système politique suisse n'est pas propice à la concentration du pouvoir. Le système proportionnel ainsi que la démocratie directe entravent la création de blocs et poussent les forces politiques à collaborer, d'où cette « politique de concordance » si particulière à notre pays. Aussi des changements de cap radicaux lors des élections sont-ils quasiment exclus, contrairement à ce qui peut se produire, par exemple, lors des présidentielles étasuniennes ou françaises, où quelques milliers de voix peuvent faire basculer la politique nationale.

Cela dit, il ne faudrait pas sous-estimer l'enjeu des élections de cet automne, car l'équilibre des forces politiques sous la coupole fédérale est actuellement si fragile que des changements mineurs pourraient avoir des conséquences majeures.

Longtemps la politique suisse a été marquée par l'existence d'un « camp bourgeois » qui, pour utiliser une métaphore météorologique courante, faisait réellement la pluie et le beau temps dans la Berne fédérale. Pendant des décennies, la coalition - non pas de jure, mais de fait - entre le Parti radical, le PDC (Parti démocrate-chrétien) et l'UDC (Union démocratique du centre) disposait d'une majorité si écrasante à l'Assemblée fédérale que le cours de la politique du pavs ressemblait à un long fleuve tranquille et rectiligne. Jusqu'en 2003, la répartition des sièges au Conseil fédéral semblait immuable : le Parti radical et le PDC en occupaient chacun deux, l'UDC un, et les socialistes les deux restants. Cinq mandats sur sept étaient donc attribués aux partis « bourgeois », tandis que la gauche modérée participait, elle aussi, comme junior partner au gouvernement. Cette clé de répartition était si ancrée que les Suisses la désignaient comme la « formule magique ». Comme si cette politique était non pas un fait humain, mais une donnée quasie supranaturelle.

Toutefois, au cours des dernières années, ce système a volé en éclats suite à la montée de la droite dure, menée par le politicien et industriel zurichois Christoph Blocher. Ce dernier a transformé l'UDC, ce « pépère » parti agrarien, en une machine de guerre anti-immigration et anti-européenne, machine dirigée autant contre les eurocrates bruxellois que contre ces « Messieurs et Mesdames régnant sur la Berne fédérale ».

En 2003, de guerre lasse, le Parlement fédéral a élu M. Blocher au Conseil fédéral, donnant un deuxième siège gouvernemental à l'UDC (au détriment du PDC) et enterrant ainsi la fameuse formule magique. Quatre ans plus tard, il s'est ravisé : dans une sorte de « putsch » concocté à la dernière minute, une majorité du Parlement a éjecté M. Blocher du Conseil fédéral et l'a remplacé par une des dernières représentantes modérées de l'UDC, la Grisonne Eveline Widmer-Schlumpf. Celle-ci, à son tour, s'est fait exclure de son parti.

Avec quelques compagnons fidèles, elle a fondé un nouveau parti, le Parti bourgeois démocratique (PBD), toute-fois fort minoritaire au Parlement. Si bien qu'Eveline Widmer-Schlumpf a dorénavant besoin du soutien du PDC et de la gauche pour se maintenir au pouvoir. Ce qui fait dire à certains représentants de la droite que la Suisse a aujourd'hui un gouvernement qui penche fortement à gauche.

Il est vrai qu'avec deux socialistes au gouvernement (Alain Berset et Simonetta Sommaruga), plus une conseillère fédérale PDC (Doris Leuthard) et une

Conseil fédéral 2015 in corpore, plus la chancelière de la Confédération Corina Casanova (à droite)



PBD (Eveline Widmer-Schlumpf) prenant parfois des position de centregauche, face à deux radicaux (Didier Burkhalter et Johann Schneider-Ammann) et un UDC (Ueli Maurer), le Conseil fédéral n'est plus aussi solidement ancré à droite qu'il ne l'était autrefois. S'y ajoute le fait que le Parlement fédéral n'a plus aujourd'hui de majorité claire et nette. Certes, les partis de droite et de centre-droit forment encore une majorité lorsqu'ils sont unis. Mais ils le sont rarement. Et il arrive parfois à la gauche, avec l'aide du centre, de remporter « le morceau ». Toujours est-il que la droite a de la peine à digérer certaines décisions prises ces dernières années, comme l'abandon du secret bançaire et la « sortie du nucléaire ».

Un deuxième UDC?

On comprend dès lors pourquoi les élections fédérales à venir revêtent une importance non négligeable. La première question-clé concerne la répartition des sièges au Parlement. La droite dure autour de l'UDC va-t-elle se renforcer, notamment à cause de l'inquiétude grandissante provoquée par la situation dans le domaine de l'immigration, ou assisterons-nous, comme il y a quatre ans, à un tassement de la courbe de croissance de l'UDC (le plus fort parti de Suisse depuis 2003) ? Les radicaux-libéraux, fondateurs de la Suisse moderne, poursuivront-ils leur descente historique ou, au contraire, leur redressement constaté ces derniers mois dans les cantons se vérifiera-t-il sur le plan fédéral? Et quid du PDC, qui ne sait parfois plus comme interpréter le « C » chrétien de son appellation? Ou des nouveaux partis du centre, comme les Vert'libéraux ? Et finalement, la gauche et les Verts profiteront-ils de l'« effet Podemos/Tsipras » et de l'inquiétude autour du réchauffement climatique?

Bien des questions sont ouvertes, au moment même où un petit déplacement dans la répartition des sièges au Parlement pourrait avoir de lourdes répercussions sur le gouvernement. La grande inconnue consiste dans le maintien ou non de la conseillère fédérale PBD Eveline Widmer-Schlumpf. II est bien connu que l'UDC revendique depuis longtemps un deuxième siège au Conseil fédéral, et que les radicauxlibéraux sont prêts à le soutenir. Avec deux UDC et deux radicaux-libéraux au gouvernement, la droite aurait de nouveau une majorité incontestable au Conseil fédéral. Cependant pour pousser la conseillère Widmer-Schlumpf hors du gouvernement et pour la remplacer par un UDC (éventuellement un Romand, comme le Vaudois Guy Parmelin), la droite doit auparavant obtenir une nette majorité au parlement fédéral, ce qui est loin d'être fait.

Au-delà des personnes, un changement dans la répartition des sièges à l'Assemblée fédérale et au Conseil fédéral pourrait bien infléchir le cours de la politique suisse ces prochaines années. La question fondamentale n'est pas tant de savoir si Mme Widmer-Schlumpf restera ou pas au Conseil fédéral et si elle sera remplacée par un UDC, mais bien de réfléchir à la politique que nous voulons. Désirons-nous une Suisse plus dure en matière d'immigration, plus ferme à l'égard de l'Union européenne, plus libérale et moins étatique en matière sociale ? Il ne fait aucun doute que le retour d'une majorité bourgeoise claire et nette au Conseil fédéral la conduirait dans ce sens. Décision cet automne.

Chr. B.

Climat et conscience

Ces dernières semaines, nous avons été submergés par des informations relatives aux changements climatiques et à l'urgence de freiner la destruction de la planète due en grande partie au modèle économique ultralibéral, basé sur l'efficacité à tout prix et sur une croissance de la productivité sans limites. Cela a commencé par la publication en juin dernier de l'encyclique du pape François Laudato Si', bien reçue dans le monde entier et qualifiée par le vieux philosophe français Edgard Morin d'« Acte 1 pour une nouvelle civilisation ». « Dans notre désert actuel, a-t-il ajouté, voilà que surgit ce texte si bien pensé et qui répond à la complexité du monde. François définit l'écologie intégrale, qui n'est surtout pas cette écologie qui prétend convertir au culte de la Terre. Il touche en profondeur nos vies, notre civilisation, nos modes d'agir et nos pensées » (La Croix, 25.06.2015).

Ensuite, sur le même thème, a eu lieu le Sommet des consciences à Paris, le 21 juillet, qui réunissait une quarantaine de dignitaires du monde religieux, philosophique, culturel, artistique et qui a même « impressionné » le ministre Laurent Fabius. Cela a été suivi par le discours solennel d'Obama, comme il en a le génie, demandant la réduction d'un tiers des émissions très polluantes de gaz à effet de serre dues au charbon d'ici 2030. Vite contesté d'ailleurs par des Républicains. A fin septembre, au cours d'un Sommet de l'ONU qui sera ouvert par le pape François à New York, les 193 membres adopteront les 17 nouveaux Objectifs du Millénaire pour le développement durable (ODD), qui se concentrent surtout sur la lutte contre l'extrême pauvreté, source de migrations, et tenteront d'incurver la dégradation de l'environnement. Enfin, en décembre, à Paris, il y aura la Con*férence mondiale sur le climat (COP21)* lors de laquelle chaque Etat (195 en tout) devra se positionner et déclarer sa stratégie de réduction de gaz à effet de serre et son programme de développement durable.

Pour qui sonne régulièrement ce tocsin depuis quelques mois? Pour nous; pour nous réveiller. Nous le savons bien et toute la planète a peur en voyant l'augmentation des catastrophes dues aux changements climatiques. Nous n'osons même plus regarder nos petitsenfants dans les yeux, à moins d'être inconscients des conséquences de nos agissements. Une attitude possible, comme on vient de s'en convaincre avec le rappel des bombes atomiques à Hiroshima et Nagasaki : les terribles conséquences à long terme n'avaient pas été vraiment évaluées. Notre « maison commune » est en danger, parce que le point de non-retour pour freiner le réchauffement climatique est déjà atteint. Il y a une justice intergénérationnelle à établir d'urgence, aussi avec les générations du Sud. C'est une question fondamentale puisque la Terre que nous avons reçue appartient aussi à ceux qui viendront après nous.

Selon notre Constitution suisse (art. 11 et art. 41) - et dans de nombreux pays -, l'Etat a l'obligation de promouvoir le « bien commun » qui inclut aussi la solidarité avec les générations qui nous suivent et qui seront confrontées à de terribles conséquences. Nous ne pouvons plus penser en fonction de critères utilitaristes et de productivité pour des bénéfices individualistes. Notre époque nous appelle à une « conversion des consciences ». C'est la première fois dans l'bistoire bumaine qu'il y a un tel mouvement de convergence mondiale.

Christine von Garnier, Lausanne

A la suite de son encyclique Laudato Si', le pape François a institué une Journée mondiale de prière pour la sauvegarde de la création, qui a été célébrée pour la première fois ce 1^{er} septembre, aux côtés de l'Eglise orthodoxe. Cette Journée « offre à chacun des croyants et aux communautés (...) l'occasion de renouveler leur adhésion personnelle à leur vocation de gardiens de la création », a expliqué le pape.

Choisir publiera en octobre plusieurs articles autour du climat et du développement durable.

> Lire aussi sur www.choisir.ch: Guillermo Kerber. « Justice entre les générations », in choisir n° 661, mars 2014.

En accord avec la doctrine sociale de notre Eglise, les questions de « justice, paix et sauvegarde de la création », et donc de responsabilité par rapport aux générations futures, préoccupent notre rédaction depuis le Rassemblement œcuménique de Bâle de 1989. Laudato Si' vient donner un nouveau souffle à notre engagement.

La rédaction

Les chroniques de Matthieu Mégevand

Les chroniques de Matthieu Mégevand publiées dans choisir entre janvier 2014 et août 2015 ont soulevé au cours des mois de nombreuses réactions de la part de nos lecteurs, de tous registres : enthousiastes, réflexifs, exaspérés ou même choqués. Son départ annoncé lors de sa dernière chronique ne pouvait donc pas laisser indifférent. Tel lecteur écrit que « "Mon royaume n'est pas de ce monde" ne semble pas être la phrase préférée de M. Mégevand ». Telle lectrice s'offense de sa chronique de juin, dans laquelle il « se moque de la mort rédemptrice de Jésus, de la Sainte Trinité ("le Fils qui est en même temps le Père"), nie le péché originel, accuse Dieu le Père de sadisme et d'incohérence ("un Dieu qui fait mourir son Fils pour le rachat de fautes qu'il a luimême permises"). » Telle autre, au contraire, regrette son départ : « l'ai aimé la flamme de votre vive intelligence, délivrant une parole libre, incisive, glaive à double tranchant. J'ai apprécié en vous le Nathanaël de l'Evangile (Jn 1,45-49), tendre et rebelle, passionné par la seule voie qui compte, celle de l'amour. » La lettre de M. Yves Siegwart, que nous publions dans son entièreté ci-contre, apporte un éclairage sur le pourquoi de ces émotions.

La rédaction

Questionnement

« Comme lecteur régulier et intéressé de la chronique mensuelle de Monsieur Mégevand, je tiens à remercier sincèrement celui-ci pour le courage et la franchise de ses prises de position. Si ses propos ont été parfois très crus et très réalistes et ont pu ainsi choquer des chrétiens très attachés à des crovances immuables, elles ont certainement eu le mérite de refléter ce que pensent et ressentent beaucoup d'adeptes de l'Eglise catholique et également d'autres religions. Je regrette par conséquent la fin de cette chronique.

Celle-ci, en outre, a mis en évidence des faits de notre foi qui nécessiteraient depuis longtemps une adaptation, non pas dictée par le modernisme mais par, entre autres, nos nouvelles connaissances de l'Univers et de l'évolution du genre bumain. Dans ce sens, il serait indiqué, dans la mesure du possible, de redéfinir la destinée bumaine, notre comportement à l'égard de Dieu et les espoirs que nous pouvons entretenir en ce qui concerne une vie après notre mort, éléments de la foi peu logiques et non crédibles dans leur forme actuelle.

Quant à l'avis émis par la direction de choisir sur l'avortement (édition de juillet-août), je comprends qu'il est difficile et délicat de se prononcer à ce sujet. Pour le mariage bomosexuel, par contre, on doit se poser la question : quel tort fait-il? Ne pouvant y répondre par la négative, il n'y a pas de raison de s'y opposer. Les mariages homosexuels consistent d'ailleurs très souvent en des liaisons très fidèles et de réelle valeur.»

Yves Siegwart, Schwyz

cinéma

A hauteur d'homme

• • • Patrick Bittar, Paris Réalisateur de films

Quand à 77 ans, après une parenthèse hollywoodienne dans le genre film d'action,¹ un réalisateur russe ayant débuté avec Tarkovski² revient à ses premières amours³ - une forme mêlant documentaire et fiction -, cela donne Les nuits blanches du facteur, un film magnifique d'Andreï Konchalovski.

Un carton signale au début que tous les personnages sont réels et tiennent leur propre rôle dans la vie. Ce sont les habitants d'un village coupé du monde, de l'autre côté d'un grand lac, à plus de 1200 km au nord de Moscou. Chaque jour, le facteur Lyokha traverse ce lac en bateau pour leur livrer leur courrier, mais aussi leurs pensions, du pain, des médicaments, des outils, des ampoules... Lyokha est un gars simple, qui écoute avec bonhomie leurs petites histoires et partage des bribes de leur quotidien souvent déprimé et alcoolisé. Lui ne boit plus depuis deux ans. Un jour, il se fait voler le moteur de son bateau. Quand Irina, la copine d'enfance dont il est amoureux, décide en plus de partir en ville, le facteur est tenté de changer de vie...

Les nuits blanches du facteur ou comment la réalité peut être transcendée par le regard qu'on pose sur elle ; comment le naturalisme est un terreau inné

Runaway Train, 1985, d'après un scénario

pour la poésie cinématographique ; comment la pauvreté des moyens (trois techniciens sur le tournage, une intrigue minimale) peut engendrer une œuvre riche et de portée universelle. Konchalovski regarde le monde. Il découvre les villageois lors du tournage même. Il réalise ensuite un travail sur le temps, pour construire un récit, avec sa mise en scène et son montage (l'une et l'autre étape s'interpénétrant)... Conjuquant une disponibilité à la magie du réel et une grande maîtrise de son art, il capte la grâce naturelle et l'embellit : certains plans (quand Lyokha fait la navette en bateau) sont des tableaux mouvants d'une beauté bouleversante, des moments suspendus dans lesquels j'aurais pu me perdre indéfiniment.

Cette chronique à hauteur d'homme, sans aucune condescendance, sur des oubliés de la modernité, dit quelque chose sur la Russie contemporaine. Tous les matins, Lyokha boit son café Les nuits blanches du facteur, d'Andreï Konchalovski

« Les nuits blanches du facteur »



de Kurosawa.
 En coécrivant les scénarios de ses premiers films, dont Andrei Roublev (1969).

^{3 •} Le Bonheur d'Assia, 1967.

en écoutant distraitement une émission télévisée... sur la mode ! Le cynisme, cette maladie de la postmodernité décadente, sévit clairement « de l'autre côté du lac » : chez cette directrice de la poste en ville, qui éconduit avec mépris Lyokha venu demander de l'aide après le vol ; ou chez ce général qui repart en hélicoptère après avoir pillé le lac où la pêche est pourtant interdite.

Autre pays, autre cadre

La Isla Minima. d'Alberto Rodríguez

Dans La isla minima, nous retrouvons des agents publics en mission dans un coin reculé de leur pays. Mais cette fois ce sont deux policiers qui se retrouvent en Andalousie, dans le delta du Guadalquivir. Pedro et Juan enquêtent sur la disparition de deux adolescentes. C'est le début des années 80 : Franco est mort depuis cing ou six ans, mais dans cette région côtière isolée, la page de la dictature n'a pas été vraiment tournée. Les policiers incarnent les deux tendances encore antagonistes du pays : Pedro est le jeune démocrate idéaliste qui dialoque avec les suspects, Juan est le vieux franquiste cynique qui les frappe. Contraints de collaborer, ils vont bientôt retrouver les cadavres des disparues, portant les traces d'atroces sévices sexuels...

La isla minima a triomphé aux derniers Goyas (les Césars espagnols), en remportant rien moins que dix statuettes. En France, on l'a comparé à True Detective, une série estampillée HBO,4 qui vient de se terminer et qui a eu beaucoup de succès.

Je ne suis pas amateur de polars, mais le film d'Alberto Rodríguez m'a saisi du début à la fin, surtout par ses qualités plastiques. Celles des plans aériens, d'une beauté irréelle : on croirait survoler un cerveau réticulé aux couleurs flamboyantes ! J'ai aimé découvrir, avec les policiers madrilènes, l'environnement naturel pittoresque - marécages, mais aussi champs ou landes habilement utilisé dans des scènes dramatiques (filature sous un soleil de plomb, poursuite dans la poussière, assaut sous un orage diluvien) ou oniriques (énigmatiques apparitions d'oiseaux de mauvaise augure).

Pourtant le scénario est classique et pas vraiment dynamique : les deux flics tissent leur toile, ensemble ou séparément, jusqu'à un dénouement un peu expédié. Les comédiens ne sont pas marquants et certains seconds rôles sont carrément pâlots. Et surtout, pourquoi situer cette histoire à l'époque post-franquiste ? Pendant tout le film, je me suis contenté d'apprécier l'effet de dépaysement par rapport à l'univers urbain contemporain habituel des thrillers américains. La justification ne m'a été donnée qu'à la fin, renvoyant à la question de la justice postdictature.

Je venais de terminer L'enfer - Terreur et survie sous Pinochet,5 le témoignage troublant d'une militante socialiste chilienne qui, après avoir été violée et torturée par la Dina, a collaboré avec cette police politique de sinistre mémoire. Et il m'est venu la même réflexion : qui suis-je, tranquillement assis sur mon siège, pour juger?

P. B.

Chaîne de télévision payante américaine, à l'origine des meilleures séries des quinze dernières années.

^{5 •} Luz Arce, Paris, Les Petits Matins 2013, 576 p.

expositions

Quels futurs?

Une Biennale de Venise très politique

Daniel Cornu, Genève Journaliste

Pavillon des immigrants apatrides anonymes. Accompagnée d'une flèche, l'inscription est portée au pochoir sur le dernier pont qui enjambe le canal avant l'Arsenal, l'un des deux lieux qui constituent l'ossature de la Biennale de Venise. Elle ne se réclame pas de l'art des rues. Elle est un acte politique. Le curateur de la Biennale Okwui Enwezor, Américain d'origine nigériane, l'a voulu ainsi. Dans un auditoire aménagé au cœur du pavillon central des Giardini, lecture du Capital de Karl Marx.

Avenirs du monde

Le titre donné à cette édition est *All The World's Futures*. Le visiteur curieux de visions nouvelles, de possibles surprenants, dans l'attente d'une modeste espérance est renvoyé aux images projetées par un passé ou un présent porteur de drames et d'inquiétudes. L'évaluation proposée par Enwezor de la relation de l'art à l'état actuel du monde tourne au bilan catastrophe.

Les migrations tiennent lieu de fil rouge, avec leur escorte de misère, de racisme, de violence. Le visiteur reste habité par la vision des embarcations surchargées et des corps allongés sur les plages méditerranéennes, véhiculée par les médias.

Les racines plongent dans les temps de la traite des Noirs et de l'esclavage. Les photographies en noir et blanc du couple afro-américain Keith Calhoun et Chandra McCormick en sont les surgeons. Elles racontent la détention au pénitencier d'Etat de Louisiane. L'établissement est appelé *Angola*, parce que la plupart des esclaves installés autrefois en Louisiane venaient de cette région d'Afrique occidentale.

L'artiste camerounais Barthélémy Toguo s'est fait connaître par des figures magiques mêlant des représentations à l'aquarelle d'êtres humains et d'animaux. Il présente à l'Arsenal de massifs tampons encreurs en bois d'iroko, installés sur des escabeaux. De la taille d'un buste humain, ils lui servent à imprimer des mots et des slogans qui racontent la souffrance, l'injustice et la révolte. L'œuvre est intitulée *Urban Re*quiem.

Les existences quotidiennes des migrants, vécues en filigrane des actualités télévisées, ne sont à l'abri de rien. Les cinquante dessins du Nigérian Karo Akpokiera, Zwischen Lagos und Berlin, adoptent les codes de la bande dessinée. Sur les conditions critiques de l'immigration, ils ne lâchent pas. Ils jouent sur le langage graphique propre au genre, pour accéder à un deuxième degré. Par contraste, ils apportent un répit, un sentiment de partage. 56° Biennale de Venise,

jusqu'au 22 novembre 2015, www.labiennale.org

Nouvelle ère

Partir? Née au Kenya et vivant à Brooklyn, Wangechy Mutu présente sur un écran panoramique une vidéo d'animation tendre et poétique, qui raconte la condition de la femme africaine, dévolue aux tâches de portage (The End of Carrying All). Au cours de son cheminement, une silhouette gracile se charge d'objets ramassés au passage, jusqu'à trimballer sur son dos un barda hétéroclite, sous lequel elle finit par disparaître. Avant de reprendre comme Sisyphe sa marche de fourmi touiours recommencée.

La projection sur trois écrans juxtaposés de Vertigo Sea de John Akomphra, militant britannique d'origine ghanéenne, élargit le champ. Il laisse le spectateur sonné comme un boxeur K.-O. debout. La mer est le théâtre d'asservissements, de massacres, de saccages qui meurtrissent les hommes, les animaux, la nature. Le montage, efficace, recourt par appropriation à des images d'archives et à des prises de vue récentes. L'auteur se réclame du Moby Dick de Melville et du poème

lyrique Whale Nation de Heathcote Williams (1998), moins connu sur le Continent. Sans effet, le bouleversant Pawana de Le Clézio n'en dit-il pas autant?

Ces quelques étapes esquissent un parcours. Chaque visiteur a le sien. Près des deux tiers des artistes présentés participent à une Biennale pour la première fois. Cela fait partie de la signature de son curateur. Corollaire, et malgré la présence dans l'ombre d'une petite poignée de galeries prestigieuses, capitalistes sans état d'âme, les vedettes boursouflées du marché de l'art actuel sont absentes : pas de bonbon géant de Jeff Koons, pas d'extravagances bigarrées de Murakami, pas de spéculation morbide de Damien Hirst. C'est tant mieux.

Au pavillon central des Giardini, on s'arrête devant les photographies de Walker Evans au temps de la Grande dépression aux Etats-Unis, jamais épuisées. On découvre des variations de Marlène Dumas sur le crâne humain. On prend son temps dans le Jardin d'Hiver de Marcel Broodthaers.

A la corderie de l'Arsenal, on est aussitôt fasciné par la mise en scène de gigantesques instruments de musique concus par l'Américain Terry Adkins, décédé l'an dernier. On défile devant les vêtements-bannières protestataires de la Russe Natalia Pershina-Yakimanskaya Gluklya. On s'accorde une station au milieu des huit autoportraits géants de Baselitz, accrochés comme il se doit à l'envers. Mais avant cela, en ouverture, on ne peut manguer de traverser l'espace en tension, octroyé aux néons de Bruce Nauman et aux longs couteaux d'Adel Abdessemed, plantés dans le sol en forme de corolles. Au jeu coloré et changeant des lettres et des mots sur les murs (eat/death, raw/war) répondent de troublants Nymphéas.

Les instruments de Terry Adkins



Expriment-ils la nostalgie des étangs dormants de Monet ou adoubent-ils la barbarie ?

Pavillons nationaux

La Biennale de Venise ne tient pas toute dans les espaces réservés à sa proposition thématique. Elle est assortie d'autres expositions, agréées ou non par son curateur. Détour par l'île de San Giorgio : Magdalena Abakanowicz, Jaume Plensa et Hiroshi Sugimoto. Au Palazzo Grassi, rétrospective de Martial Raysse en quête de réhabilitation. Au Museo Correr, somptueuse fresque de la peinture allemande sous Weimar. Et le meilleur, peut-être, au Palazzo Fortuny pour *Proportio*, où Botticelli côtoie le monochrome.

La Biennale est aussi faite des contributions de nombreux pays, présentées dans les pavillons nationaux. Au gré des éditions, la participation s'est élargie. Les pavillons essaiment désormais dans toute la ville.

L'ensemble est cette année plutôt décevant. Aux Giardini pourtant, quelques belles découvertes. Ainsi le pavillon du Japon qui montre une installation de Chiharu Shiota, une artiste résidant à Berlin, The Key in the Hand: une multitude de clés suspendues au plafond par des fils rouges de différentes longueurs donnent au visiteur l'impression de pénétrer dans un cumulus de couleur pourpre. Ou celui de la Serbie, où Ivan Grubanov évoque, à l'enseigne United Dead Nations, des pays européens disparus, en amassant sur le sol des drapeaux froissés et altérés par le temps qui les ont un jour symbolisés. Ou encore celui des Etats-Unis, qui présente un ensemble harmonieux d'installations et de vidéos de Joan Jonas voué à la nature et au monde animal, They Come to Us without a Word.

Turquie et Arménie

Du côté de l'Arsenal, le pavillon de la Turquie accueille des œuvres de Sarkis - une reprise sur des photographies en couleur de la tradition du vitrail. Signe fort, l'artiste est également l'hôte du pavillon de l'Arménie, récompensé cette année par un Lion d'or. La ligne 20 du vaporetto conduit au couvent arménien de l'île de San Lazzaro, qui lui a ouvert sa porte.

A peine débarqué, on découvre un entrelacs de formes métalliques longilignes. L'œuvre est un avatar des fameux Réverbères de la mémoire de Melik Ohanian, destinés à perpétuer à Genève le souvenir du génocide arménien, toujours privés d'un lieu. L'intégration de l'art contemporain aux divers espaces du couvent, fondé au début du XVIIIº siècle, est remarquable. La curatrice de l'exposition est une figure de la scène de l'art en Suisse romande, fondatrice du Centre d'art contemporain à Genève, créatrice voici vingt ans de I'ONG Art for the World : Adelina von Fürstenberg, née Cüberyan.

Parmi les œuvres d'artistes de la diaspora arménienne ici rassemblées, une vidéo de Rosana Palazyan, toute en sensibilité, raconte l'histoire d'un ancien exil, de Konya à Rio de Janeiro. Avec des moyens modestes et fragiles, qui s'apparentent au dessin d'enfant, ce maillage de souvenirs part de l'évocation d'un simple mouchoir brodé. A Story I never Forgot permet de quitter la Venise des migrations sur une remémoration sans haine, apaisée.

D. C.

Le bonheur paisible

Marius Borgeaud (1861-1924)

• • • Geneviève Nevejan, Paris Historienne d'art et journaliste

Marius Borgeaud,

Fondation de l'Hermitage, Lausanne, jusqu'au 25 octobre L'Hermitage célèbre Marius Borgeaud au travers d'une vaste rétrospective, sans rancune pour celui qui avait préféré la France à sa Suisse natale. Oui, des Suisses aiment la France ! Né à Lausanne en 1861, Marius Borgeaud a bien dû être un de ceux-là pour s'y installer en 1890 et mourir rue Lamarck. à Montmartre, trente-quatre ans plus tard. Son pays d'adoption le lui a bien mal rendu ... en s'empressant de l'oublier. A l'inverse, son œuvre suscite la passion des collectionneurs helvètes. Le Vaudois aura eu deux vies, celle d'un riche héritier dispendieux d'abord, comme l'annonce le catalogue de l'exposition, avant de devenir à l'âge de quarante ans l'artiste que l'on sait. Paris a occupé une place de choix dans son existence comme dans celle de nombre de ses contemporains. La Ville lumière s'est longtemps parée d'une aura privilégiée pour les artisans de la modernité. On pouvait, il est vrai, y découvrir un art novateur, admis voire encouragé par des cénacles d'amateurs, de marchands et de collectionneurs. Les artistes, même les plus incompris du grand public, y trouvaient des lieux accessibles sans jury, tel le Salon des Indépendants, dans lequel figura Marius Borgeaud.

En 1890, Marius Borgeaud se fixe donc à Paris, avec l'intention d'y poursuivre des études d'art. Il fréquente l'Académie Cormon jusqu'en 1899, puis l'Ecole des Beaux-Arts, institutions qui dispensaient un enseignement encore très conventionnel. Son adhésion plus tardive à la modernité a certainement été influencée par Francis Picabia, le futur dadaïste fauteur de troubles, avec leguel il peint en 1904, à Moret-sur-

A la différence de Picabia, le Vaudois assiste, sans pourtant adhérer, aux plus grandes révolutions qui auront affecté l'histoire de l'art au XX° siècle, à commencer par la liberté chromatique violemment revendiquée par les fauves sous l'égide de Pierre Matisse, au fameux Salon d'Automne de 1905, où d'ailleurs Marius Borgeaud exposait depuis 1904. Celui-ci vécut certainement avec moins d'empathie la rupture radicale opérée par le cubisme. Bien que son œuvre autour de 1904 soit encore dominée par l'impressionnisme appris auprès de Camille Pissarro, et illustré à Lausanne par Péniche et lavoir à Moret, sa présence dans les Salons qui regroupaient les avant-gardes les plus intrépides le situait très clairement dans un contexte stimulant et ouvert aux innovations. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait rapidement rejeté l'impressionnisme.

Le peintre nabi

Le Vaudois ne retiendra de ce formidable creuset que la manière et la thématique du mouvement nabi. Qui étaient ces « prophètes », ainsi qu'ils se nommèrent eux-mêmes et dans les rangs desquels on comptait un autre Suisse, le célèbre Félix Vallotton ? Tous s'étaient fédérés autour de Paul Sérusier.

Marqué par la personnalité de Gauguin, qu'il avait côtoyé en Bretagne, Sérusier décide de diffuser en « prophète » son enseignement à Paris. Dans cette nouvelle profession de foi, tout visait alors à privilégier la peinture pure - en d'autres termes les couleurs et les formes - sur la réalité visible. Plus question pour ces nouveaux adeptes de copier littéralement le réel. Ils ne s'attachèrent plus désormais qu'à l'invisible au-delà du tangible.

Marius Borgeaud ne tarde pas à adopter la stylisation nabie et la primauté de l'aplat propre à exalter la couleur. Il renonce aux gris qui hantaient ses toiles impressionnistes, au profit d'un chromatisme éclatant. Dans La nature morte au chapeau de 1915, il se livre à des contrastes acides de verts anis et de roses fuchsia. Les jaunes de chrome et les rouges pompéiens abondent dans cet univers iridescent. Mais plus que le chromatisme, c'est la lumière qui se métamorphose. La blancheur immaculée de la nappe dans La chambre blanche irradie. Elle découpe net les objets qu'elle cerne de tout son éclat. « Regardez dehors par ses fenêtres, toute la lumière est là », confiait-il au poète Paul Eluard en 1919.

Les thèmes le rattachent plus pleinement encore à ses contemporains nabis. Il partage leur faveur pour les scènes intimistes. Ses lieux sont d'abord ceux de la rue Lamarck, où il emménage en 1919. Sinon, à la différence de Pierre Bonnard, Paris n'est pas un sujet.

Les scènes de genre n'étaient pas rares chez les impressionnistes; avec les nabis, elles prédominent. Chez Marius Borgeaud, les paysages, contaminés en quelque sorte par son engouement pour les scènes intimes, se ferment souvent sur des murs clos, à la manière de scènes d'intérieurs. Ce dialoque entre extérieur et espace privé est un peu le fil rouge de son œuvre (et surtout le parti adopté par l'Hermitage). Pas de hiérarchie entre individus et espace environnant, traités sur un pied d'égalité. Ainsi hommes et femmes apparaissent souvent comme des éléments de décor, « Je me sers, écrit-il en 1988 au peintre suisse Edouard Morerod, beaucoup des personnages dans mes intérieurs et dans mes paysages, mais uniquement comme des accessoires. Ce sont simplement des taches qui viennent agrémenter mes motifs. »

La chambre blanche (1924)



Les scènes de rue se résument à une harmonie de courbes. Les Bretonnes parées de leur costume traditionnel prodiguent à la fois l'arabesque décorative et le contraste nécessaire à l'exaltation de la lumière. L'identité de ses silhouettes fugitives, souvent saisies de dos, n'a pas d'importance en soi. Ce qui importe, c'est l'harmonie de l'ensemble, les rimes formelles, la tension entre les lignes de fuite d'une perspective accélérée et le cercle parfait de la table rouge dans l'Intérieur aux deux verres de 1923.

La Bretagne de ses amours

A l'instar des nabis, il aime aussi peindre la rue, moins à Paris que dans cette Bretagne dont il s'éprend, inspiré en cela par le souvenir de Gauquin. Tous les ans, à la belle saison, il séjourne à Rochefort-en-Terre, ce site qui marque sa vie et imprègne sa peinture. Il y rencontre en 1917 Madeleine Gascoin, dite Mado, de 28 ans sa cadette. Elle est la liseuse et la musicienne qu'il immortalise dans leur fover.

Le couple est l'autre thème de prédilection des nabis, et surtout celui de son compatriote Félix Vallotton. A l'évidence, les deux Suisses se sont très tôt connus, vraisemblablement par l'intermédiaire du frère de Félix, Paul Vallotton, que Marius Borgeaud fréquentait durant sa jeunesse à l'Ecole industrielle de Lausanne et qui plus tard deviendra son marchand.

Contrairement à Félix Vallotton, auquel on l'a souvent comparé, Borgeaud évacue le drame. Quand l'un suggère le milieu social de la bourgeoisie, le théâtre de l'adultère et les secrets inavoués, l'autre dépeint une quiétude et même un bonheur conjugal. Dans cette expression de la félicité domestique, la lumière joue un rôle privilégié. Franche et généreuse, elle dément, pour des raisons expressives, le climat rude et humide d'une Bretagne fantasmée.

L'ultime période

La Bretagne, qui avait inspiré Gauquin et l'Ecole de Pont Aven, revêt pour le Suisse un charme inspirateur. Alors que le futur peintre des Tropiques s'intéresse surtout aux activités portuaires ou au folklore, Marius Borgeaud ne s'attache, encore une fois, qu'aux intérieurs de bistrots, à la salle du café du Champs de foire, aux Bretonnes en coiffe, à la patronne ou aux joueurs de cartes. Son séjour à Audierne clôt la dernière période de l'artiste.

Peu à peu, ses paysages singulièrement désertés se dépouillent de leurs détails figuratifs. Il ne retient plus que les lignes et les couleurs essentielles. Sa palette se réduit. Il place très haut l'horizon, multiplie les harmonies rythmiques et le découpage des silhouettes dépourvues de modelé. Sur le tard, il ressemble à ces personnes âgées qui limitent leurs désirs et leur espace de vie. Marius Borgeaud ressort grandi de ce travail d'ascèse. Inutile de portraiturer sa dernière compagne pour figurer le bonheur, il confie aux objets et à l'esprit des lieux le soin de traduire sa félicité. Il connaissait et se reconnaissait dans la trajectoire d'un Matisse qui, aux confins de sa vie et de sa carrière, s'en tenait à la seule peinture libérée, du sujet et du sens, en un mot à la délectation picturale.

G. N.

Michel Maxime Egger, Soigner l'esprit, guérir la Terre. Introduction à l'écopsychologie, Genève Labor et Fides 2015, 288 p.

A découvrir dans notre édition d'octobre une analyse de l'encyclique Laudato Si' par Michel Egger.

Ecopsychologie

ponsable du bureau romand d'Alliance Sud (regroupement de six ONG suisses), l'auteur part du hiatus « entre l'abondance de l'information sur les problèmes écologiques et l'insuffisance des changements de comportement ». « Jusqu'ici les cris d'alarme (...), les appels à l'auto-limitation (...) n'ont pas réussi à inverser la courbe », écrit-il. Nourrie de l'approche jungienne, de mythologie animale et d'écologie profonde, l'écopsychologie, discipline essentiellement américaine encore peu connue en Europe, fait un lien entre les déséquilibres que nous infligeons à la Terre et nos propres déséquilibres. Elle voit l'origine des dérives de notre civilisation dans sa vision dominatrice, dualiste, scientiste, matérialiste et utilitariste du monde. Le parallèle entre écocide et ethnocide est saisissant : quand on est capable de l'un on est capable

Fondateur de www.trilogies.org et res-

La méthode scientifique qui nous a donné les outils d'une agression massive peut-elle, par la seule lumière de ses constats, inciter l'humain à la modération dans l'usage qu'il fait de la Terre? On peut en douter, sachant que les retours d'information restent souvent pour chacun « des réalités lointaines et statistiques ». Comment toucher le cœur, l'âme, parler à notre lien au monde, comment ressentir comme nôtres les besoins de la Terre ?

de l'autre.

Nous semblons bien « trop séparés de la nature pour être réellement touchés par les maux qui l'affectent », car « la nature est considérée (...) comme un obiet extérieur à l'être humain ». Quel lien avec la nature a une génération confinée dans un monde d'écrans. ignorant d'où vient l'eau du robinet. la pomme sur la table de la cuisine ? Qui n'a pas la chance de prendre des coups et des bosses dans la nature ? Et qui « risque de croire (...) que les seules réalités vivantes sont les humains » ? « La modernité occidentale a désenchanté la nature et vidé la matière de l'esprit », souligne Michel Egger, II s'agit de réapprendre que « nous sommes comme des cellules dans le corps du vaste organisme vivant qu'est la planète Terre », de retrouver notre capacité à résonner à l'unisson de l'âme du monde, à nous relier à notre propre nature. et donc à la nature et à ses constituants, par notre corps, nos sens, notre âme, notre esprit et aussi notre raison. Ce sont les ressorts affectifs qui nous déterminent, et tant que nous ne résoudrons par la question de notre coupure avec la nature, nous continuerons à être incapables de la respecter (puisque nous ne nous respectons pas nousmêmes). Car, estime l'écopsychologue Théodore Roszak, « l'être humain est naturellement animiste ». Or, « sans intimité avec la nature, [il] devient malade », ajoute un de ses collègues, Robert Greenway.

Sovons donc accoucheurs d'un nouveau chapitre de notre histoire « reposant plus sur les liens que sur les biens ». En cela l'auteur voit un paradoxal espoir, car « le consumérisme (...) manifeste en creux une aspiration fondamentale à la relation ».

René Longet

INTES OUVERTS

Michel Salamolard. Communautés chrétiennes, osez la crise! Namur, Fidélité 2014, 198 p.

Osez la crise!

Personne n'a décidé d'exister, encore moins d'exister tel qu'il est. Cadeau ou terrible injustice ? Désir de vie ... mais limites insurmontables, jusqu'à la plus absolue, la mort. A ces questionnements, l'auteur tente de donner quelques réponses. La sagesse grecque avec le stoïcisme disait : « Supporte et abstiens-toi. » Le bouddhisme résume : tout est souffrance. La Bible propose plusieurs réponses : l'Ecclésiaste souligne : « Vanité des vanités, tout est vanité » ; Job exige de Dieu une réponse : saint Paul s'écrie : « Les souffrances du temps présent ne sont pas à comparer à la gloire qui doit se révéler en nous. »

L'auteur analyse finement ce qu'est la gloire de Dieu. Il ose une « théologie fiction » entre le Père, le Fils et l'Esprit, où l'amour infini rencontre et assume nos refus d'aimer et d'être aimés. Puis il prend acte de la situation de crise permanente de l'humanité, pour s'interroger sur son sens. Décalage fondamental entre la sainteté de Dieu et l'imperfection des hommes... Et de l'Eglise bien sûr, avec ses déchirures : arianisme, schismes, papes qui se disputent la tiare. Réforme protestante. Inquisition. guerres des religions...

Enfin l'auteur se réjouit de ce que nous soyons sortis de la doctrine augustinienne du péché originel, qui fut longtemps le soleil noir de la théologie, pour vivre sous le soleil de Pâques, débarrassés d'une terrible condamnation héritée d'un autre... Le Père nous mène et nous appelle à la divinisation par son Fils. Certes, entre l'Eglise annonçant l'Evangile et l'esprit du monde environnant. la tension est manifeste. Mais elle est aussi féconde : elle pousse les chrétiens au témoignage et à la conversion. Pécheur. l'être humain l'est dès le sein de sa mère, non pas à cause de la faute d'un lointain ancêtre mais parce que, fils d'Adam, il n'est pas encore divinisé et que Dieu veut le diviniser.

Ce désir est inscrit au plus intime de chacun. Beaucoup de psaumes et de paraboles chantent ce désir et cette attente. L'auteur en relit un certain nombre et nous offre sa vision, ne reioignant pas celle d'Ivan Karamazov,1 pour qui une seule larme d'enfant était déià trop coûteuse. Il a par contre l'audace de mettre dans la bouche du Ressuscité une confidence. Et c'est magnifique.

Reste une grande question : que faire face aux méchants qui usurpent le nom de Dieu, se couvrent de son autorité comme du plus sordide drapeau? Dieu ne devrait-il pas empêcher cela ? Oui, le Dieu de nos fantasmes devrait le faire, mais ce Dieu n'existe pas! Il n'y a que Celui qui parle au cœur et à la conscience, Celui qui appelle l'homme à courir avec lui l'aventure du service et de l'amour.

La quatrième partie de l'ouvrage tourne essentiellement autour de l'expérience de la vie communautaire qui peut irradier sur l'ensemble de la communauté humaine.

Ce livre, que je qualifie d'excellent, se termine par une prière d'Ignace de Loyola, tirée des Exercices spirituels.

Marie-Luce Dayer

Fiodor Dostoïevski, Les Frères Karamazov (1880). (n.d.l.r.)

Académie d'éducation et d'études sociales, La mort, un temps à vivre, Paris, François-Xavier de Guibert 2015, 248 p.

Büchi Christophe, *Mariage de raison. Romands et alémaniques : une histoire suisse,* Carouge, Zoé 2015, 464 p.

Ciszek Walter J., Mit Gott im Gulag. Verurteilt als Spion des Papstes, Würzburg, Echter Verlag 2015, 224 p.

***Coll., Epiphanies de beauté. Artistes en entretiens, Genève, Slatkine 2015, 168 p. [45216]

***Coll., L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune 515-2015. Volume 1. Histoire et archéologie, Gollion, Infolio 2015, 504 p. [45210]

*****Coll.,** L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune 515-2015. Volume 2. Le trésor, Gollion, Infolio 2015, 440 p. [45211]

***Coll., Les théologiens français et le concile Vatican II, Paris, Facultés jésuites de Paris 2015, 178 p. [45202]

***Coll., Voile, corps et pudeur. Approches historiques et anthropologiques, Genève, Labor et Fides 2015, 288 p. [45198]

Delhez Charles, Quel homme pour demain? Science, éthique et christianisme, Namur, Fidélité 2015, 174 p.

Desmet Marc, Vivre la gestion hospitalière, une question spirituelle?, Lumen Vitae, Bruxelles 2015, 104 p.

Dunne Carrin, *Quand Bouddha rencontre Jésus. Six conversations,* Namur, Lessius/Editions jésuites 2015, 98 p.

Dworkin Ronald, *Justice pour les hérissons. La vérité des valeurs,* Genève, Labor et Fides 2015, 554 p.

Emonet Pierre, *Ignatius von Loyola. Legende und Wirklichkeit,* Würzburg, Echter Verlag 2015, 184 p.

Griesmayr Gudrun, Une amitié qui porte. Quatre semaines avec Thérèse d'Avila, Namur, Fidélité 2015, 48 p.

Kobik Michel, Jésus racontait des histoires. Quelques paraboles embarrassantes, Paris, Parole et Silence 2015, 236 p.

Le Goff Jacques, Le retour en grâce du travail. Du déni à la redécouverte d'une valeur, Namur, Editions jésuites 2015, 128 p.

Loser Friedli Gabriella, Oh mon Dieu! Le célibat des prêtres, un chemin de croix, Lausanne, Favre 2015, 192 p.

Mallève Michel, Les évangéliques. Un nouveau visage du christianisme ?, Namur, Fidélité 2015, 120 p.

Marguerat Daniel, Les Actes des apôtres (13-28), Genève, Labor et Fides 2015, 400 p.

Mattheeuws Alain, L'accompagnement spirituel, mode d'emploi, Paris, Artège 2015, 44 p.

Pouliquen Tanguy Marie, Consentir à la différence sexuelle. Théorie du genre, homosexualité, mariage pour tous, autosuffisance de la conscience comme fermetures à l'altérité, Paris, Parole et Silence 2015, 212 p.

Quartier Claude, A la découverte des chapelles de Suisse. Histoire / Architecture / Spiritualité, Lausanne, Favre 2015, 200 p.

Radcliffe Timothy, Chemin de croix, Paris, Cerf 2015, 132 p.

Sobrino Jon, Monseigneur Oscar Romero. « Dieu est passé par le Salvador », Namur, Fidélité 2015, 120 p.

Thomasset Alain, Les vertus sociales. Justice, solidarité, compassion, hospitalité, espérance. Une éthique théologique, Namur, Editions jésuites 2015, 348 p.

Tillich Paul, Le christianisme et la rencontre des religions, Genève, Labor et Fides 2015, 496 p.

Van Gaver Falk, AnarChrist! Une histoire de l'anarchisme chrétien, Paris, Desclée de Brouwer 2015, 398 p.

Au pays de Tolstoï

A Moscou, les gratte-ciels poussent comme des bolets après la pluie. Douze millions d'habitants respirent un air pollué par quatre millions de voitures. Mais au fond, on trouve des quartiers d'affaires et des bouchons à Paris, Londres ou Milan. Ce qui rend Moscou vraiment unique, c'est la momie d'un de ses dirigeants exposée sur sa place centrale depuis bientôt un siècle.

Pour aller de Moscou à Tula, l'automate à billets me demande mon nom, mon prénom, le prénom de mon père, mon numéro de passeport, ma date de naissance et ma ville de naissance. Je suis stupéfait! Tout voyageur désirant se rendre d'une ville à une autre doit fournir ces informations. L'Etat connaît ainsi tous les déplacements de ses 144 millions de citoyens et ceux des 20 millions de touristes annuels.

A Tula, je saute dans un taxi pour rejoindre Iasnaïa Poliana, le domaine de Tolstoï. Ici, le temps a suspendu son vol. La majestueuse allée de boulots menant à la demeure dispense une ombre dentelée. A l'intérieur, la disposition des meubles et des objets cherche à nous faire croire que le comte Tolstoï s'est absenté pour une beure.

Quand je pénètre dans la petite chambre où, selon la guide, l'écrivain a écrit intégralement Anna Karénine, j'écarquille les yeux. Plus de buit cents pages rédigées dans ces douze mètres carrés ? Tous les gouffres de l'âme d'Anna, de son mari et de son amant officier ont été imaginés dans ce cagibi?

Au centre de Tula, la mairie a érigé un monument au pain d'épice, la spécialité locale. Immense plaisir à observer les jeunes mariés, les touristes russes et les soldats en permission défiler devant l'énorme pain d'épice en bronze pour se faire photographier.

De retour à Moscou, les panneaux électriques au-dessus des bureaux de change indiquent que le rouble a perdu 10 % de sa valeur d'un seul coup. Le soleil se couche sur les grands boulevards sans aucune réaction de la population. L'économie russe s'effondre paisiblement.

La métamorphose du parc Gorki est une des grandes réussites du maire Sobianine. Fini les kiosques illégaux, sa fontaine fichue et sa navette spatiale rouillée. Dasha Zukhova, la compagne de l'oligarque Roman Abramovitch, a ouvert une salle d'exposition en 2008. En juin de cette année, un centre culturel des années 60 a été transformé en Musée d'art contemporain par la star de l'architecture Rem Koolbass. Mais il n'y a pas que de l'art dans le parc! Samedi soir, des centaines de Moscovites viennent danser latino au bord du fleuve. Les allées sont sillonnées par des amateurs de patins à roulettes. On se croirait à Central Park!

Je visite le légendaire Dietski Mir (Monde des enfants), le plus grand magasin de jouets de Russie. Après sept ans de travaux et un investissement de 144 millions d'euros, le magasin a rouvert ses portes en mars dernier. La campagne publicitaire mettait en scène des enfants cuisinant leurs parents : lampe dans les yeux, intimidation. Les gamins burlaient : « Si vous êtes de vrais patriotes, vous devez nous emmener à la Loubianka! » En effet, le Dietski Mir se trouve juste en face de la Loubianka, le siège central de l'ex-KGB. Durant les années de terreur stalinienne, on a interrogé et fusillé beaucoup d'innocents dans les caves de la Loubianka...

Je me rends à Saint-Pétersbourg en empruntant le Sapsan (« faucon pèlerin »), le train à grande vitesse russe. Durée du trajet entre les deux capitales : moins de quatre beures ! Train russe, mais technologie allemande. Merci Siemens.

Saint-Pétersbourg est une ville folle. Une ville décrétée. En 1703, Pierre le Grand décida que les marécages du bord de la Baltique se transformeraient en capitale de l'Empire. Bien que le classicisme et le baroque règnent en maîtres, la cité est jeune. New York et ses buildings est plus vieille que Saint-Pétersbourg, par exemple.

Je discute avec une libraire, désespérée : « Il y a certainement plus de librairies à Paris que dans toute la Russie. Et les tirages dépassent rarement 1000 exemplaires. » Des tirages comparables... à la Suisse romande!

Mais la littérature est immortelle. De retour à Moscou, je me balade au Flacon, un centre culturel installé dans une friche industrielle. C'est le 19 juillet. Anniversaire du poète Vladimir Maïakovski. Du coup, sur le toit du Flacon, une soirée lui est dédiée. C'est en russe; je ne comprends rien. Mais quel souffle, quelle énergie chez ces jeunes gens déclamant du Maïakovski dans le ciel azur!

Eugène

Vient de paraître aux éditions l'Age d'Homme, *Le livre des débuts* d'Eugène. Un roman en onze chapitres et autant de débuts d'histoire, où un décor est posé, des personnages présentés, une action lancée, jusqu'à ce que l'intrigue devienne palpitante et... Au lecteur d'imaginer, de rêver la suite. (n.d.l.r.)

fidélité Lessius lumen vitae

Claude Flipo Le Règne du Christ

Selon les Exercices spirituels

Lessius • ISBN 978-2-87299-278-2 • 12,00 € • 120 p.

Face au règne de l'argent et du pouvoir, le Règne de justice et de paix inauguré par Jésus semble appartenir au royaume des utopies! Et pourtant, le Règne est bien là. Dans la démarche des Exercices spirituels de saint Ignace, la méditation du « Règne du Christ » s'adresse à ceux qui désirent aimer davantage: « Qu'ai-je fait pour le Christ, que doisje faire pour le Christ? »



Michel Salamolard En finir avec le « péché originel »

Pistes théologiques et pastorales

Fidélité • ISBN 978-2-87356-665-4 • 19,95 € • 288 p.

Le péché originel n'a pas fini de faire parler de lui... Bien qu'un petit nombre de chrétiens veuille réhabiliter la doctrine du « péché originel », la majorité souhaite une révision de ce concept si ce n'est son abandon pur et simple. Mais comment se passer d'une doctrine qui tente de répondre à la question lancinante du mal ? D'où vient-il et comment Dieu bon et tout-puissant peut-il « permettre » cela, s'en accommoder ?

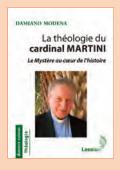


Damiano Modena La théologie du cardinal Martini

Le mystère au cœur de l'histoire

Lessius • ISBN 978-2-87299-274-4 • 28,00 € • 320 p.

Voici la première étude d'ensemble, à la fois historique et systématique, du magistère du cardinal Carlo Maria Martini (1927-2012), archevêque de Milan de 1980 à 2002. L'auteur nous invite à découvrir une pensée théologique, pastorale et spirituelle exemplaire, profondément ancrée dans l'Écriture sainte, alliant l'écoute de la Parole à celle du monde contemporain.



Jacques Scheuer Thomas Merton

Un veilleur à l'écoute de l'Orient

Lessius • ISBN 978-2-87299-279-9 • 14,00 € • 120 p.

Alors que nous célébrons le centenaire de la naissance de Thomas Merton, le récit de ses rencontres et de ses amitiés, de sa conversion et de son entrée au monastère, n'a rien perdu de sa vigueur et de son pouvoir d'inspiration. Cet ouvrage propose de suivre son voyage à travers les traditions asiatiques de spiritualité, donnant à voir leur richesse fécondante à la fois pour la compréhension de la mystique



chrétienne et pour les valeurs humanistes de l'Occident.

www.editionsjesuites.com

